



**HAL**  
open science

## The Mayan Dwelling: Spaces, Boundaries and a Few Passageways

Fabienne de Pierrebourg, Marie-Charlotte Arnauld, Helios Figuerola,  
Jean-Michel Hoppan, Olivier Le guen, Perla Petrich

► **To cite this version:**

Fabienne de Pierrebourg, Marie-Charlotte Arnauld, Helios Figuerola, Jean-Michel Hoppan, Olivier Le guen, et al.. The Mayan Dwelling: Spaces, Boundaries and a Few Passageways. *Ateliers d'anthropologie*, 2012, *Frontières épaisses*, 37, 10.4000/ateliers.9237 . hal-01900847

**HAL Id: hal-01900847**

**<https://hal.science/hal-01900847>**

Submitted on 22 Oct 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



## Ateliers d'anthropologie

Revue éditée par le Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative

37 | 2012  
Frontières épaisses

---

### L'habitation maya

Espaces, frontières et quelques lieux de passage

*The Mayan Dwelling: Spaces, Boundaries and a Few Passageways*

Fabienne de Pierrebouurg, Marie-Charlotte Arnauld, Helios Figuerola,  
Jean-Michel Hoppan, Olivier Le Guen et Perla Petrich

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ateliers/9237>

DOI : 10.4000/ateliers.9237

ISBN : 978-2-8218-1366-3

ISSN : 2117-3869

#### Éditeur

Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative (LESC)

Ce document vous est offert par Université Paris Nanterre



#### Référence électronique

Fabienne de Pierrebouurg, Marie-Charlotte Arnauld, Helios Figuerola, Jean-Michel Hoppan, Olivier Le Guen et Perla Petrich, « L'habitation maya », *Ateliers d'anthropologie* [En ligne], 37 | 2012, mis en ligne le 05 décembre 2012, consulté le 22 octobre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/ateliers/9237> ; DOI : 10.4000/ateliers.9237

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 octobre 2018.



Ateliers d'anthropologie – Revue éditée par le Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# L'habitation maya

Espaces, frontières et quelques lieux de passage

*The Mayan Dwelling: Spaces, Boundaries and a Few Passageways*

**Fabienne de Pierrebourg, Marie-Charlotte Arnauld, Helios Figuerola,  
Jean-Michel Hoppan, Olivier Le Guen et Perla Petrich**

---

- 1 Les données présentées ici sont le résultat de recherches archéologiques, épigraphiques et ethnologiques menées par les auteurs dans les Basses Terres et dans les Hautes Terres mayas (fig. 1) à des moments de recherches successifs et dans des conditions différentes<sup>1</sup>. Depuis peu, le travail sur la maison actuelle yucatèque s'est intensifié grâce à une collaboration avec le CEPHCIS<sup>2</sup>, dans le sud et le nord de l'État du Yucatán.
- 2 Les sources, les méthodes et les échelles d'analyse, qui ne sont pas les mêmes dans les trois disciplines, expliquent l'aspect parfois divers et assez hétérogène des informations. En contrepartie, grâce à cette pluralité des méthodes, nous pouvons nous interroger sur une éventuelle persistance de l'organisation spatiale de l'habitation maya, et mettre en évidence une multitude d'espaces qui la fractionnent. Certaines variables intervenant dans ce fractionnement relèvent de la notion de frontière épaisse qui sera, dans la suite des recherches, particulièrement utile pour comprendre des espaces qui se transforment dans différentes temporalités. Par conséquent, dans cette première exploration centrée sur la notion de frontière, nous ferons de ce concept un usage mesuré.
- 3 Nous nous attacherons surtout, à travers la partition de l'espace, à mettre en évidence des spécificités qui paraissent fortement ancrées dans la tradition maya, dans une continuité généralement peu appréhendée jusqu'ici. Aussi, après une brève comparaison entre des textes mayas anciens et modernes montrant cette continuité dans la conception de la maison, nous proposons d'examiner comment des limites et des frontières visibles et invisibles ferment ou fractionnent l'espace domestique préhispanique et actuel. Nous utilisons ici « limite » au sens de barrière infranchissable. Aussi bien l'écrit que la parole, la culture matérielle que le comportement quotidien et l'acte rituel mettent en jeu des frontières, des limites ou des divisions d'ordre spatial de natures multiples, assez semblables toutefois dans les diverses régions et époques envisagées<sup>3</sup>.

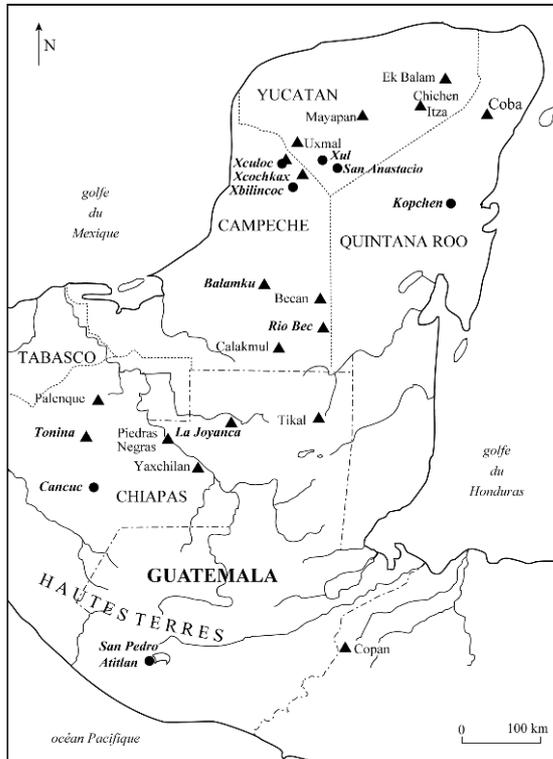


FIG. 1 – La région maya, les sites archéologiques cités et, en italique, les sites (▲) et villages (●) où ont travaillé les auteurs

## La maison dans les textes anciens

- 4 Les inscriptions, pour celles qui sont déchiffrées, montrent la grande ancienneté, remontant au moins aux débuts de l'époque classique (soit aux alentours du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère), des principaux termes désignant la maison : *nah* et *otoch*<sup>4</sup>. C'est ainsi que l'on connaît désormais bien le logogramme générique de valeurs **NAAH** ou **OTOCH** (en yucatèque) / **OTOOT** (en « maya classique ») :



(redessiné<sup>5</sup> d'après Macri et Looper, 2003)

Identifié dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ce signe de la maison est un caractère figuratif représentant l'image d'un petit édifice à toit de palme surmontant des murs ou des rideaux (pas toujours figurés) sur une plate-forme à gradins. Son déchiffrement ainsi que celui de ses allographes a montré qu'il représentait les deux termes revenant systématiquement lorsqu'il s'agit de traduire en maya le mot « maison » : **OTOCH** (ou **OTOOT** dans les inscriptions du Sud) et **NAAH**. Ce dernier terme est plus précisément employé quand il s'agit de désigner la maison en tant qu'édifice (cf. le mot anglais *house*). L'autre, **OTOCH** ou **OTOOT**, l'est quand il convient de la présenter comme une demeure ou habitation (cf. *home*). Ainsi *otoot* / *otooch* apparaît pratiquement toujours sous forme

fléchi par le morphème de possession, alors que *naah* ne l'est pratiquement jamais, ce qui globalement correspond à ce qu'on peut encore constater en maya yucatèque contemporain. Le Dictionnaire de Vienne souligne particulièrement, à travers les exemples qu'il donne, le fait que *otoot* / *otooch* est employé lorsque l'appartenance de la maison est exprimée, la possession par « quelqu'un » : « Casa absolutamente sin denotar cuya : tij yan ich NA » / « Casa denotando cuia : OTOCH ». Cela dit, la relation exprimée n'est pas toujours celle d'une appartenance, d'une propriété : c'est en effet le lexème *otooch* que l'on retrouve dans les termes pour « hôpital » (*yotoch k'oha'an*, littéralement « la maison de(s) malade(s) ») ainsi que ceux qui désignent les structures dans lesquelles vivent des animaux (*yotoch xux* pour l'essaim de guêpes, littéralement « la maison de(s) guêpe(s) » ; *yotoch ukum* pour le pigeonnier, littéralement « la maison de(s) pigeon(s) ») ; *yotoch sinik* pour la fourmière, littéralement « la maison de(s) fourmi(s) »...)<sup>6</sup>.

Spécifique de Palenque à l'époque classique récente et coexistant avec la forme habituelle, une variante du signe de la maison la représente avec un autre type de toit végétal, en matériaux périssables et en vue plutôt frontale avec les rideaux d'une porte centrale :



(redessiné d'après Macri et Looper, 2003)

Caractéristique de la région de Chichén Itzá au Classique final (IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles), un autre allographe coexistant avec le logogramme habituel de la maison figure métaphoriquement un oiseau dans son nid :



(redessiné d'après Macri et Looper, 2003)

- 5 Suggérée dès 1888 par Cyrus Thomas pour sa forme yucatèque (palatalisée), la lecture du glyphe de la maison *a*, au XX<sup>e</sup> siècle, été confirmée pour sa forme cholane par des substitutions syllabiques dans lesquelles le syllabogramme *yo* apparaît suivi par les syllabogrammes de valeurs respectives *to* et *ti* (donnant plus précisément la lecture *yo-to-ti* soit (*u*)*y-otoot*). On en trouve son attestation la plus ancienne à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, sur le Panneau du Temple de la Croix Feuillue à Palenque :



(redessiné d'après Schele et Matthews, 1993)

Bien qu'il s'agisse d'une écriture syllabique et non plus fondamentalement logographique (par conséquent sans lien iconique avec le sens du mot transcrit), ce sont des variations graphiques sur cette orthographe d'origine cholane que l'on retrouve dans les

inscriptions yucatèques de l'époque classique, à l'exception de l'exemple le plus tardif de Xcalumkin, daté du milieu du VIII<sup>e</sup> siècle et orthographié **yo-to-che** (soit (u)y-otooch et non (u)y-otoot) :



(redessiné d'après Graham et Von Euw, 1992)

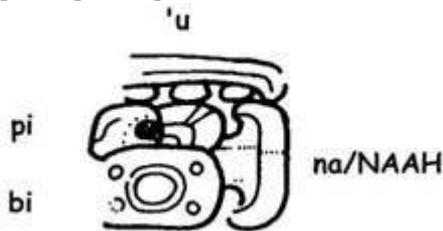
Bien que cet exemple suggère une adaptation du glyphe à la langue yucatèque dès le Classique récent pour la région Puuc occidentale, les inscriptions plus tardives de la région de Chichén Itzá montrent un emploi figé de l'orthographe cholane. Ces inscriptions du Classique terminal sont les dernières — et les seules après Xcalumkin — à fournir de tels exemples entièrement syllabiques.

- 6 Si la grande majorité des diverses formes de ce glyphe témoigne ainsi de son emploi pour marquer la forme possédée du substantif *otoot* / *otooch*, quelques exemples du Classique récent provenant de Palenque montrent l'emploi de sa forme habituelle pour marquer le lexème *naah*, c'est-à-dire celui qui exprime de préférence la construction ou l'édifice avec ou sans la fonction de résidence. Mais dans ce cas c'est le logogramme **NAAH** / syllabogramme **na** qui, en général, est le plus fréquemment employé. En voici les deux principales graphies :



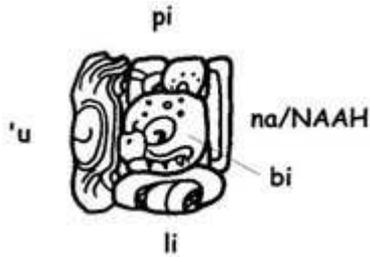
(redessinés d'après Macri etLooper, 2003)

C'est cette forme que l'on retrouve par exemple dans le glyphe d'un type de sanctuaire semblable à une sorte de tabernacle en pierre et que l'on peut lire '**u-pi-bi-na** / **NAAH** ce qui en l'occurrence donnerait la lecture *u-pib-naah*, soit « sa maison-étuve », peut-être parce que ces petites structures ressemblaient à des bains de vapeur de type *temazcal* :



(redessiné d'après Gronemeyer<sup>7</sup>)

La forme *u-pibil-naah* en est une version dérivée :



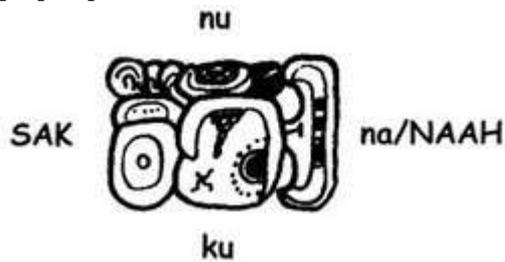
(redessiné d'après Schele et Freidel, 1990)

- 7 Si la désignation du type de construction est manifestement là une référence à son architecture, elle est dans d'autres cas en relation avec sa fonction, comme par exemple avec le glyphe de la « maison du couronnement » *k'aal-hu'un-naah* :



(redessiné d'après Schele et Matthews, 1993)

La Maison E du Palais de Palenque était visiblement une de ces constructions. Le nom propre qui lui fut en l'occurrence donné est *sak-nuk-naah*, la « grande maison blanche » :



(redessiné d'après Schele et Matthews, 1993)

Un autre cas de glyphe désignant un lieu de pouvoir construit est celui de l'hypothétique maison de fondation d'un lignage, dont on aurait récemment identifié un exemple à Dzibanché, capitale du royaume de Kaan antérieurement à Calakmul. Déchiffré de façon encore incertaine, ce glyphe pourrait avoir été lu *wi'-te'-naah*, la « maison de l'arbre-racine », et être une allusion à la souche d'une dynastie, vue comme un arbre généalogique :



(redessiné d'après Schele, 1989)

- 8 D'autre part, l'emploi du terme *naah* ne semblerait pas avoir été strictement réservé à la désignation d'édifices comprenant des espaces internes. Il paraît en fait avoir constitué un terme très générique signifiant « construction ». C'est du moins ce que laisse supposer un glyphe tel que celui de la « maison du (jour) 13 Cauac » *oxlaju'un-kawak-naah*, qui — sur

le Zoomorphe P de Quiriguá — donne le nom propre de ce monument monolithique, en l'occurrence une sculpture monumentale représentant la terre et tenant lieu de stèle :



(redessiné d'après Maudslay, 1889-1902)

Il est intéressant de remarquer que les références aux intérieurs bien délimités de ces constructions maçonnées sont faites au moyen du glyphe du *cenote*, qui évoque l'espace clos d'une anfractuosité naturelle dans la roche-mère, par le biais d'une figuration de la gueule — ouverte vers le haut — du monstre terrestre. Sa lecture **WAY** « chambre/cellule » désigne une salle où l'anthropique n'est pas fondamentalement distingué du naturel, faisant ainsi apparaître les édifices maçonnés comme un genre de grottes. C'est aussi une allusion au sommeil, au rêve et au monde surnaturel des doubles spirituels appelés *way*, dont la manifestation est particulièrement propice en ces lieux, ainsi que le corroborent les définitions données dès le XVI<sup>e</sup> siècle pour ce terme dans le Calepino de Motul (cf. p. 439r-440r).



(redessiné d'après Schele et Looper, 1996)

- 9 Si les exemples précédemment illustrés sont les glyphes de structures architecturales réelles qu'il a parfois été possible d'identifier précisément, il peut également s'agir du nom de constructions plus vraisemblablement mythiques, ainsi que cela semble être le cas avec le glyphe de la « maison des 9 seigneurs » *bolon-ajaw-naah*, lieu souterrain qui serait une référence aux neuf « seigneurs de la nuit » :



(redessiné d'après Jones et Satterthwaite, 1982)

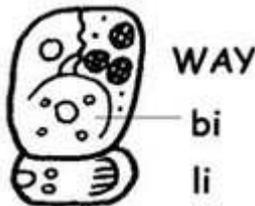
- 10 Bien d'autres glyphes sont susceptibles encore de nous intéresser, glyphes qui traduisent au delà de leur diversité une constante préoccupation de matérialiser à travers un espace tangible le domaine symbolique du pouvoir d'un dirigeant ou d'une entité surnaturelle, divinité ou *way*. Ces glyphes parlent tous d'espaces hors du commun, nous indiquant de riches voies de recherches ultérieures par rapport à la conception du lieu et de ses limites dans la culture maya.

- 11 Resterait notamment à explorer le cas du glyphe qui semble avoir désigné plus spécifiquement les palais dans lesquels vivaient les membres des élites. Le déchiffrement n'en est pas encore bien établi : c'est un glyphe syllabique qui pourrait avoir été lu **pa k'a-li** c'est-à-dire *pa k'aal* (ou *pa k'il* ?) « murs (maçonnés) » ou bien *k'a-li* c'est-à-dire *k'aal* « clôture (/enceinte /cloître...) » :



(redessiné d'après Graham et Von Euw, 1992)

- 12 On remarquera aussi le cas du glyphe qui désigne les monolithes investis de l'esprit d'une divinité, dont des exemples sont à Copán sculptés en forme de maisons. Lisible *waybil*, ce glyphe évoque graphiquement le monde des doubles spirituels, par l'emploi d'un allographe du logogramme **WAY**. Distinct par son origine iconique du logogramme figurant un *cenote*, cet allographe évoque un être mi-seigneur mi-jaguar<sup>8</sup> :



(redessiné d'après Montgomery, 2002)

- 13 Fréquemment « affichées » de façon ostentatoire sur les éléments architectoniques de l'espace intermédiaire entre domaine public et domaine privé, intérieur et plus intime, nombre d'inscriptions comprenant les glyphes mentionnés précédemment sont des formules dédicatoires, qui furent gravées ou peintes à l'occasion de l'inauguration des espaces couverts associés. Ainsi sur la banquette de la structure 9N82 de Copán (773 apr. J.-C.) :



**buluch-ajaw oox-chak-sijo'om t'abaay? (u)y-otoot**

(redessiné d'après Dowd<sup>9</sup>)

« [Le] 11 Ahau 3 Ceh, est "inaugurée" sa maison... »

- 14 Quelques exemples de telles formules montrent l'emploi métaphorique qui était occasionnellement fait du terme *otoot* / *otooch* pour désigner des objets à couvercle de type boîte, littéralement vus comme de petites « maisons ». Un cas fameux se trouve sur la céramique MT140, une sorte de pyxide ayant appartenu au roi Chak Tok Ich'aak I de Tikal et qui fut découverte dans une cache de son palais :



a(la)y? t'abaay? (u)y-otoot

(redessiné d'après Culbert, 1993)

« "Voici qu'est inaugurée" sa maison (/boîte)... »

## La terminologie maya actuelle dans la péninsule yucatèque

- 15 Aujourd'hui comme à l'époque préhispanique, le terme *nah*, très général, a d'abord le sens de « maison » en tant qu'édifice. Il distingue ainsi le bâtiment principal, où vit la famille, de la cuisine et d'une éventuelle réserve. Au Campeche et dans l'ouest de l'État du Yucatán, les termes *otoch* et *tàanah* peuvent être utilisés avec le même sens. Il est toutefois important de souligner que *otoch* a également le sens de « foyer (d'habitation) » (proche du sens anglais de *home*). Linguistiquement, *otoch* et *tàanah* se distinguent du terme *nah* car ils ne prennent pas de suffixe de possession. On dira ainsi *u-nah-il winik* mais *uy-otoch* / *u-tàanah winik* pour « la maison des hommes ». Le fait que *nah* soit marqué lorsqu'il est possédé indique qu'il s'agit d'un terme du vocabulaire appelé « aliénable » dont la possession nécessite une suffixation de la racine, en contraste avec *otoch* ou *tàanah*.
- 16 Selon les contextes, la maison est désignée de façon différente. *Nah* indique généralement le bâtiment, alors que *ich nah* renvoie autant à l'intérieur de la structure qu'à la maison principale du couple (en opposition à la cuisine souvent attenante). Dans un énoncé prononcé hors de l'espace domestique, *ich nah* signifie alors « à la maison, chez moi »<sup>10</sup>.
- 17 Contrairement aux termes *nah* et *otoch*, le terme *sòolar* — usité dans la péninsule yucatèque pour désigner une habitation dans sa totalité — est emprunté à la langue espagnole et apparaît dans les textes mayas vers le XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>. Une date est proposée par Restall (1997 : 104-105) : « *Because there is not a single Maya term equivalent to solar in all the documentary evidence, it is likely that the concept was introduced; solar is ubiquitous in eighteenth-century wills, but absent from those of Cacalchen seventeenth-century testators, although solar-based items of flora and fauna are bequeathed* ».
- 18 La maison est généralement disposée en concordance avec l'alignement des limites du *sòolar*, son ouverture faisant face à celle du *sòolar* et par conséquent à la voie publique. La porte est dite *hò(ol)nah*, littéralement « le trou / l'orifice de la maison »<sup>12</sup>. L'espace qui se trouve devant la maison est nommé *táanil* ou *aktáan*, termes construits à partir de la racine *táan* (le « front ») que l'on retrouve aussi dans le terme *táankàabil* ou *táankàabal* (lit. « la partie frontale de la terre »), utilisé pour désigner l'espace entre la maison et la rue. L'espace opposé vers le *sòolar* (ou vers la cuisine souvent placée derrière la maison) est dénommé « l'arrière de la maison » : *pàachil* ou *pachnah* (de *pàach*, le « dos »). La maison étant absidale, les deux parties latérales sont semi-circulaires et se nomment les *mòoy* (fig. 2).

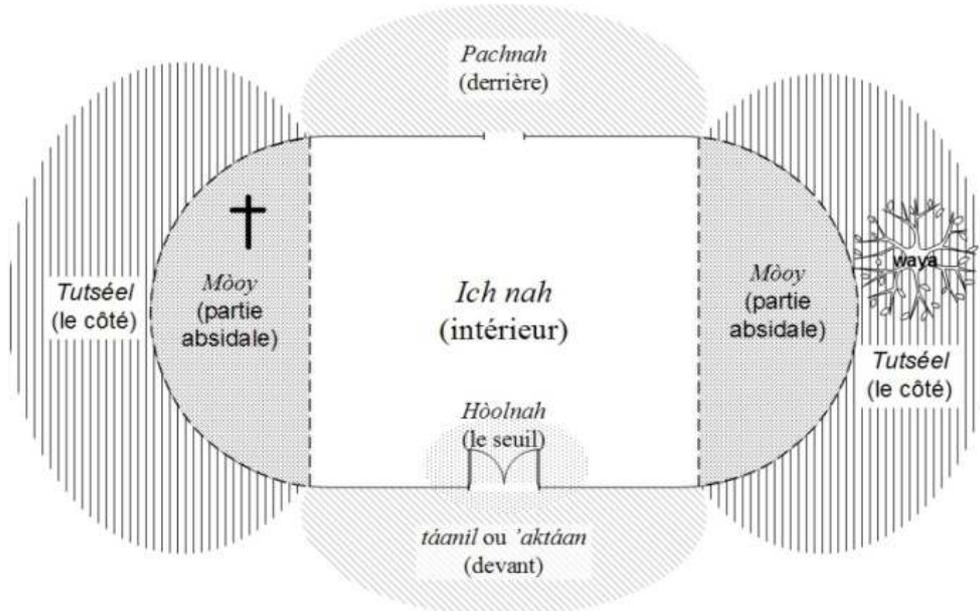


FIG. 2 – Découpage intrinsèque de la maison schématisé

- 19 L'élément principal qui assigne la fonction de cuisine à un bâtiment est la présence du foyer traditionnel maya. Celui-ci, composé de trois pierres, est connu sous le nom de *k'o'oben* « foyer » (parfois aussi désigné *óoxtùunich*, les « trois pierres »)<sup>13</sup>. Le terme *k'o'oben*, s'il reste compréhensible dans le sens large de « cuisine », réfère principalement au foyer et le bâtiment cuisine est plus couramment nommé *kòosina*, emprunt de l'espagnol *cocina*.
- 20 Dans le cadre de cet article, il convient de préciser que si — traditionnellement — la langue maya n'a pas de mot signifiant « frontière » (dans son sens de limite qui sépare), elle possède en revanche un terme traduisible par « front ». Il s'agit de cette racine *táan*, dont un emploi significatif est retrouvé au XVII<sup>e</sup> siècle dans le Dictionnaire de Vienne : « *Frontera o delantera de casa* (devant ou façade de maison) : *U tan na* (lit. « front de maison »). ». Quant au Dictionnaire de San Francisco, il mentionne à la même époque, pour le terme espagnol *frontero* (« devant », « en face ») l'expression maya *tu tan* (lit. « en son front »). Ce lexème est également attesté depuis l'époque classique par au moins deux logogrammes lisibles TAN :



(redessinés d'après Macri etLooper, 2003)

- 21 Le maya contemporain confirme que, si le terme « frontière » a, en français, dérivé vers la notion de limite, le terme *táan* a gardé sa signification première. *Táan* est le « front », la « face », c'est-à-dire un espace, une superficie qui s'oppose au « dos ». Il arrive que le lexème *xùul* soit traduit par « limite » (voire « frontière »). À l'origine ce terme, comme le terme *háal* dont il est proche, ne semble cependant pas avoir exprimé en maya l'idée d'une délimitation linéaire entre deux espaces mais plutôt celle d'une « fin » ou d'une circonférence qui n'oppose pas nécessairement intérieur et extérieur. C'est le terme

*meensura*, emprunté à l'espagnol (probablement colonial), qui désigne le plus précisément les limites d'un terrain.

## Les limites de la maison : contraintes agraires et urbaines

- 22 En tant que bâtiment, l'archétype de la maison maya préhispanique correspond bien au logogramme **NAAH / OTOOT / OTOOCH** : des murs bas coiffés d'un toit de palme sont bâtis sur une plate-forme à escalier d'accès ; l'unique porte est axiale dans la façade. Plusieurs maisons ainsi construites peuvent être groupées autour d'un patio formant une unité sociale d'habitat. Ce modèle simple peut atteindre une grande complexité dans le cas des plus grandes maisons élitaires de l'époque classique récente (VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles) telles que les palais voûtés de Palenque ou de Cancuen pouvant comporter jusqu'à une centaine de pièces, de 10 à 30 m<sup>2</sup> chacune.
- 23 Par son dénivelé que franchissent des escaliers, la plate-forme circonscrit chaque maison d'un groupe à patio, à moins que les maisons ne partagent ensemble le même soubassement. Une seconde limite entourant les abords extérieurs des logements est parfois marquée par un muret de pierre, comme à Mayapán, Chunchucmil, Cobá et dans de nombreux sites du Quintana Roo. Mais le plus souvent ces abords étaient cultivés, de telle sorte que différents états d'une végétation contrôlée faisaient écran autour des aires d'activité vis-à-vis des proches voisins.
- 24 Plusieurs ensembles de données permettent d'établir que l'habitat était en effet étroitement imbriqué dans le parcellaire d'une agriculture intensive. Tout d'abord, l'ethnographie montre que dans les Hautes Terres mayas, les alentours de la maison sont traditionnellement amendés et cultivés. Pour l'époque préhispanique, des analyses statistiques des distances entre groupements de maisons archéologiques tendent à le confirmer (Drennan, 1988 ; Lemonnier, 2009). De nombreux aménagements agraires fossilisés autour des maisons (terrasses, talus, tas de pierres, murets... ; Lemonnier et Vannière, à paraître) ont été étudiés dans plusieurs secteurs des Basses Terres mayas ; les plus connus sont les systèmes de terrasses et de murets de Río Bec et de Caracol. À Cerén au Salvador, entre les maisons fossilisées sous la cendre volcanique, ont été récemment dégagées des parcelles soigneusement buttées à la houe et plantées de maïs et de manioc au bâton à fouir. De façon plus générale, les études sociologiques et agronomiques de Netting sur les systèmes *infield/outfield* africains et américains aident à modéliser cette agriculture intensive « intra-urbaine » (cf. Wilk, 1988 ; Drennan, 1988).
- 25 Contrairement aux cultures d'*outfield*, ce type de cultures proches se pratiquait nécessairement sans brûlis et avec peu de temps de friche, les parcelles entourant les maisons étant suffisamment fertilisées et travaillées pour donner plusieurs récoltes par an en complantage — sans pour autant satisfaire sans doute toute la consommation annuelle familiale, d'où la nécessité des cultures d'*outfield*. Il importe ici de comprendre que l'habitat maya préhispanique était partie prenante de structures agraires tant matérielles, que sociales, symboliques et rituelles. C'est ainsi que les décorations des maisons nobles, sculptées dans la pierre ou dans le stuc, renvoient à une représentation de la Terre (Patrois, à paraître). Toute croissance du groupe social (en famille élargie), si elle exige que des constructions empiètent sur les cultures, avait un impact sur la subsistance, de même que, réciproquement, la fission du groupement d'habitat avait des

causes et des conséquences foncières. Les délimitations des unités d'habitat, quand elles sont conservées ou restituables, correspondent à des limites de parcelles cultivées, que l'on protégeait sans doute des déprédations des animaux domestiqués (chiens et dindons), apprivoisés (cerfs), voire sauvages pour les habitats périphériques de la ville ou du village. Les maisons s'inscrivaient donc dans un dégradé d'espaces productifs compartimentés, plus ou moins soigneusement entretenus.

- 26 L'observation de la maison maya actuelle permet de constater que l'espace qui entoure les bâtiments, espace d'activités domestiques, d'élevage et de culture, est précisément délimité par un muret, des bornes ou des marqueurs naturels (arbres, rochers...). Par exemple au Yucatán, pour qu'un *sòolar* soit habitable légalement, il doit être mesuré. Dans les villes et les villages, ses limites sont matérialisées par un muret de pierre (*kòot*) et, dans le cas contraire, elles sont précisément fixées et connues des habitants et de leurs voisins. Mais, tout comme à l'époque préhispanique, c'est la végétation — cultures ou friches — qui délimite les aires domestiques. Ceci est particulièrement visible dans les Hautes Terres du Guatemala et du Chiapas, où les maisons qui s'insèrent dans un habitat peu dense, sont — comme l'étaient celles de l'époque préhispanique — entourées de parcelles où poussent le maïs, le café et les haricots. Peu avant la récolte, seul leur toit est visible au-dessus du maïs. À côté de la maison se trouve fréquemment un potager où la femme cultive des plantes médicinales, des condiments et des arbres fruitiers.
- 27 Au Yucatán, la forme de l'espace domestique a été affectée par l'urbanisme imposé par les Espagnols à l'époque coloniale<sup>14</sup>. Le *sòolar*, souvent entouré d'un muret, n'est pas seulement un lieu d'habitation, c'est aussi un verger. En revanche, depuis les interdits coloniaux, les véritables cultures de subsistance (maïs, haricot, manioc...) sont rares. La position de la maison principale, souvent celle du chef de famille, résulte aussi de règles coloniales dans la mesure où, faisant face au visiteur, elle se trouve au plus proche et le long de la rue dont le tracé remonte à la colonie. Cependant, tout comme dans les Hautes Terres, quoique de façon plus ténue, les habitants protègent leur vie quotidienne de la vue des passants et des voisins. La façade de la maison est une frontière visuelle comme les arbres fruitiers et les rocouyers plantés le long des murets qui longent les chemins et les rues (fig. 3). À l'arrière, une porte ouvre vers la cuisine et d'autres annexes, et vers un espace extérieur très utilisé au quotidien. Cet espace dans lequel se trouvent les annexes est délimité par des arbres fruitiers et une végétation secondaire. Ainsi, la création de la porte arrière qui n'existait pas avant la conquête espagnole, reproduit l'intimité de la plate-forme préhispanique. C'est donc par l'avant (ou « front ») que la façade de la maison ferme l'espace privé arrière et la sépare du monde extérieur. Avec la végétation qui l'entoure, elle forme ainsi une barrière aux regards des passants<sup>15</sup>.

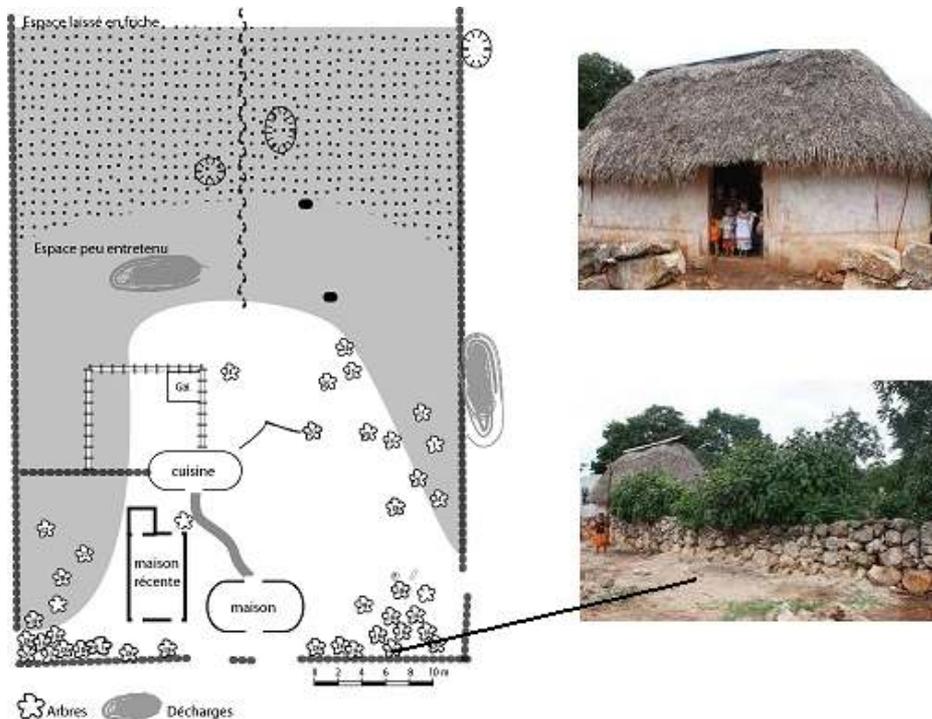


FIG. 3 – Un *sòolar* de Xul (Yucatán), la végétation délimite l'espace utilisé au quotidien (photos F. de Pierrebourg)

- 28 Dans les villages densément peuplés et dans les milieux urbains, où les surfaces occupées et la forme des habitations résultent en grande partie des multiples successions qui ont divisé les terrains disponibles, les espaces extérieurs tendent à se réduire. Les limites en sont, par conséquent, renforcées et marquées de façon de plus en plus précise. Ceci est particulièrement sensible à San Pedro, village tzutujil au bord du lac Atitlán. La pénurie de terrains est une cause de litiges permanents entre voisins. Les terrains sont délimités au moyen de bornes (*k'ulb'a't*) qui ont remplacé des pierres meulières enterrées sur lesquelles on gravait une croix à la machette. On a coutume également de marquer les terrains par une plante : l'izote (*Yucca elephantipes liliacea*)<sup>16</sup> et actuellement par des traces de peinture. L'espace de cinquante centimètres de large laissé sans construction autour de la borne, et servant de passage de servitude, devient une source permanente de conflit.

## Fermeture rituelle de la maison : exemples tzeltal et yucatèque, contemporains et préhispaniques

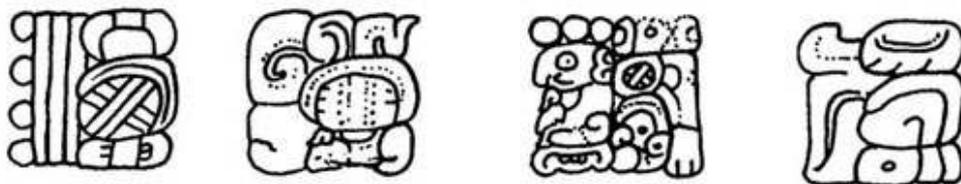
- 29 La création rituelle d'une habitation est avant tout un acte de fermeture d'un espace, geste synonyme de protection chez les Mayas (Hanks, 1990) : une barrière protectrice protège la maison. Mais, en même temps, la relie à l'univers et aux forces qui le régissent.
- 30 À cet effet, dans les rituels, la notion de chemin (*beh*) est très importante. Ainsi, la rhétorique du *h men*<sup>17</sup> (spécialiste rituel yucatèque) « trace » un chemin en joignant, par la parole et les évocations de ses prières, le centre du ciel et le centre de la terre (comme le disent eux-mêmes les spécialistes consultés). En le prolongeant, le *h men* fait passer ce chemin par l'autel, là où précisément il place ses dons en boisson et nourriture destinés aux divinités. C'est pour cette raison qu'il évoque Dieu, la Vierge et les Saints situés au centre du ciel, ainsi que les vents « habitant » la périphérie qui – en circulant par ce

curieux chemin vertical — convergent sur l'autel<sup>18</sup>. Si le *h men* yucatèque parle de « faire descendre » (*e'ensik*) les vents ou les divinités, le *ch'abajom*<sup>19</sup> tzeltal dit « toucher » (*pikel*) les divinités évoquées. En quelque sorte, si l'un indique le chemin par où les divinités vont circuler pour arriver vers lui et son autel (et, de là, repartir), l'autre (le *ch'abajom*) signale le cheminement d'une des entités (le *ch'u'lel ta ch'iibal*) vivant près des ancêtres (les Mère-Père ou *Me'il-Tatil*) évoqués dans les prières, pour aller les rencontrer. Pour les Tzeltal de Cancuc, ainsi que pour ceux de Bachajón (Monod Becquelin et Breton, 1989), l'importance du chemin, simple sentier, ne réside pas tant dans son destin final, mais dans l'itinéraire qu'il suit. Ceci tient à la perception tzeltal des chemins (et aussi des rivières) qui empruntent le nom des lieux qu'ils traversent. Un parcours est ainsi compris comme une suite d'étapes, chacune d'entre elles étant possédée par une divinité chtonienne (*ajaw* ou maître). Ainsi l'itinéraire que suivent les paroles des *ch'abajom* met en communication l'homme avec les divinités et, en répondant aux exigences divines primordiales, le nourrit des entités ontologiques<sup>20</sup>.

- 31 Cet acte de fermeture n'est pas propre à la maison et d'autres exemples nous permettent de mieux le comprendre. En effet, l'espace rituel n'est pas rigide, son périmètre varie. Zimbalist<sup>21</sup> à Zinacantan (tzotzil), Monod Becquelin et Breton (1989 : 49-50) à Bachajón (tzeltal), ont mis en évidence les variations des circuits, des itinéraires et de leurs significations en fonction de l'objectif du rituel et de ses bénéficiaires tant sociologiques que cosmogoniques. S'il souhaite protéger l'âme du patient contre ses prédateurs ontologiques, le spécialiste rituel l'entourera d'une barrière protectrice. Le même principe prophylactique est utilisé pour protéger un hameau ou la communauté entière contre les épidémies, les accidents météorologiques et toutes sortes d'ennemis, mais le tracé sera adapté et, par conséquent, l'espace élargi. Tant le *h men* que le *ch'abajom* « ferment » l'espace, en le délimitant, par le tracé d'une barrière protectrice appelée enclos (*mak te'*, par le *ch'abajom*). Ils avancent, suivant un sens lévogyre, par parties, en ponctuant régulièrement leur parcours de toponymes, en « plantant » (*ts'unel*) patiemment et systématiquement les poteaux — signifiés par les bougies — d'un enclos protecteur. C'est aussi ce que fait le *ch'abajom*, lorsqu'il inaugure une maison. Le sens de circulation « matériel » (des personnes et des objets) ou symbolique (par la parole) n'est pas neutre, puisque la circulation dextrogyre — au lieu de protéger par la fermeture — ouvre l'espace et laisse sans protection ceux qui se trouvent à l'intérieur<sup>22</sup>.
- 32 Pour revenir à la maison, après avoir circonscrit l'espace et fixé les limites précises d'une habitation nouvelle ou en danger, la dernière opération symbolique sera de conclure l'opération au centre. Au Yucatán, on fait coïncider le centre du ciel et de la terre sur l'autel, tandis que chez les Tzeltal de Cancuc — lors des rituels de protection de la maison ou *k'in nah* (fête [de la] maison) — le centre correspond au foyer appelé *oxeb yoket* (« trois pieds ») auquel le *ch'abajom* réserve une attention particulière, quelques vers spéciaux de la prière appelée, elle aussi, *k'in nah*. Les trois pierres du foyer sont hiérarchisées, la plus importante, et aussi la plus grande, est appelée « mère -(de) son pied » (*me' y-ok*). À la différence des deux autres — appelées ses « filles », *antsilal* « fille de mère » —, elle est à moitié enterrée et donc fixe, tandis que les deux petites tournent autour d'elle et adaptent le foyer à la taille des objets à chauffer. Métaphore sociale cohérente avec le fait que la pierre *me'yok* est tenue pour responsable de ses deux « filles », et que c'est à elle (et au feu) que le *ch'abajom* réserve quelques vers de la prière de protection. Jadis, il allait lui-même sélectionner au bord des rivières la pierre la plus appropriée, c'est-à-dire arrondie et, surtout, résistante à la chaleur, précaution justifiée par les accidents fréquents dont

étaient victimes les enfants et les femmes. En contexte archéologique, tous les foyers découverts à Río Bec incluent, en effet, une pierre sphérique.

- 33 Dans le contexte rituel, la distribution des objets dans l'espace est déterminante et une attention particulière est portée aux angles de trois quadrilatères emboîtés : autel, maison, terrain<sup>23</sup>. Au Yucatán, pour que le *sòlar* puisse accueillir ses habitants, il est nécessaire de placer les quatre *tu'uk'* ou « angles » du terrain qui peuvent être matérialisés par un simple tas de trois pierres, ou un bâton planté dans le sol. Les quatre angles définissent un espace « carré » et un centre (inféré à partir des quatre angles). L'érection de ces cinq points, selon les informateurs mayas, établit un espace humanisé, immédiatement habité par des esprits gardiens nommés en yucatèque *ah kanan* ou *ah kanul*, « les protecteurs » qui demandent des rituels particuliers en compensation de la protection qu'ils apporteront à la famille et aux animaux domestiques. Ces gardiens surnaturels n'ont pas de forme particulière, ils sont invisibles, et sont reconnus comme des *iik'*, des vents<sup>24</sup>. Protecteurs des limites du *sòlar*, ils contrastent avec le gardien de l'intérieur, le Saint familial. Ce dernier peut être une simple croix posée sur un autel (l'unique table de la maison généralement) dans la maison principale, ou bien une statue représentant le Saint et placée dans un bâtiment spécial, l'oratoire familial. Les quatre angles fondamentaux se retrouvent dans la maison malgré ses extrémités arrondies ; ce sont les piliers porteurs, les *okom(-o'ob)*. Les spécialistes de Cancuc disent que, lors des dépôts aux quatre points, ils donnent à manger aux quatre gardiens du monde, ces curieux êtres chargés de porter le *jamalal* sur leurs épaules. Le *jamalal* est une pellicule quadrangulaire et orientée sur laquelle les hommes habitent. C'est une représentation du monde : *jam* est la racine du verbe ouvrir ; *jamalal* est — étymologiquement — un espace ouvert, libre et sans obstacle.
- 34 Ce schéma d'organisation de l'espace domestique à quatre angles et un centre est commun à toutes les unités spatiales, de la Terre au vêtement, et correspond à une vision préhispanique du cosmos extrêmement présente dans l'iconographie. Aussi, il est fort probable qu'il ait été respecté dans les maisons préhispaniques. De fait, les angles intérieurs des maisons livrent souvent (dans le remblai sous le sol) des « caches » contenant de petits récipients du type « encensoir », témoins de rituels qui ont dû présider à l'implantation. Le centre de la maison peut être marqué par une sépulture datant du tout début de la construction.
- 35 Les textes anciens évoquent également des inaugurations d'espaces effectuées avec divers types de rituels, dont la nature précise n'a toutefois pas toujours pu être établie par les épigraphistes. Ainsi, un « rituel du feu » est mentionné, par exemple sur le Linteau 56 de Yaxchilán (738AD) :



**bolonlaju'un-chak-k'at ooch-k'ahk' oox-hu'un u-k'uhul-k'aba (u)y-otoot**

(redessiné d'après Graham, 1977)

« [Le] 19 Zip, est "entrée (en) feu" Ox Huun la divinement nommée, sa maison... »

Mais plus nombreuses sont les mentions évoquant des rituels de « fermeture », comme ici sur une clé de voûte peinte au Classique récent à Ek Balam :



(redessiné d'après Lacadena<sup>25</sup>)

« ... est fermée la chambre de la maison de la pierre peinte. »

- 36 Dans les inscriptions de l'époque classique, il semble important pour les Mayas de consigner par des glyphes la « fermeture » (*mak*) de certaines pièces qui — dès lors qu'étaient scellées les pierres de faîte y faisant office de clés de voûte — pouvaient exister en tant qu'espaces clos, dotés de limites. Cela n'empêchait nullement la ré-« ouverture » de ces espaces, puisque dès cette époque les inscriptions glyphiques montrent également que l'« ouverture » (*pas*), synonyme de « lever du jour, aube »<sup>26</sup>, composait avec la « fermeture » un de ces binômes fondamentaux de la rhétorique maya. Par exemple, à Copán, de telles « fermetures » sont mises en opposition/complémentarité avec des « ouvertures ». Dans les premières années du règne du 13<sup>e</sup> roi (695-738 apr. J.-C.), la Stèle J mettait en parallèle, en 702, la « maison de fondation du lignage » et une grotte associée à une telle paire, à l'occasion de l'intronisation de son prédécesseur le 12<sup>e</sup> roi (en 628). Le glyphe verbal dont ces expressions sont le sujet n'est malheureusement pas déchiffré<sup>27</sup>.



? u-wi'?'tenaah u-ch'e'en mak-pas

(redessiné d'après Schele et Looper, 1996)

« ... ? la "maison de l'arbre-racine?" / la grotte de fermer / ouvrir... »

## L'accueil d'un étranger et le passage des familiers

- 37 L'observation des chemins empruntés par les invités et de ceux empruntés par les familiers, particulièrement étudiés au Quintana Roo (Le Guen, 2006) mais identiques dans toute la péninsule yucatèque, permet de nous rapprocher du concept de « frontière épaisse » élaboré par Desclés. Nous rejoignons ici l'idée d'une fermeture qui est aussi une ouverture (protégée). Et surtout, elle permet de mettre en évidence des frontières de natures différentes, l'une spatiale et temporelle, l'autre spatiale et sociale, qui se superposent en certains points et non en tous points.
- 38 Un premier chemin est celui des « invités » non familiers qui entrent dans un *sòolar* yucatèque. Le premier arrêt (marqué 1 sur la figure 4) est nécessaire sur le périmètre de l'espace domestique. Il est en effet très mal vu d'entrer directement dans un *sòolar* sans s'annoncer verbalement, et cela quelle que soit la distance à laquelle se trouve la maison. La formule de salutation la plus courante est le *bwèèenààass*!<sup>28</sup>. L'annonce verbale à cet

arrêt semble définir une zone d'avertissement sonore, à savoir les cris de la personne et les aboiements des chiens. Après un temps, la personne est invitée à entrer dans le *sòlar* par une injonction telle que *máanen!* (« passez »), *òoken!* (« entrez ») ou bien encore *ko'oten!* (« venez (ici) »). Parfois, les visiteurs ne dépassent pas ce point ; c'est le cas des hommes qui se réunissent avant de partir à la chasse, des vendeurs ambulants, des personnes inconnues ou peu connues de la famille.

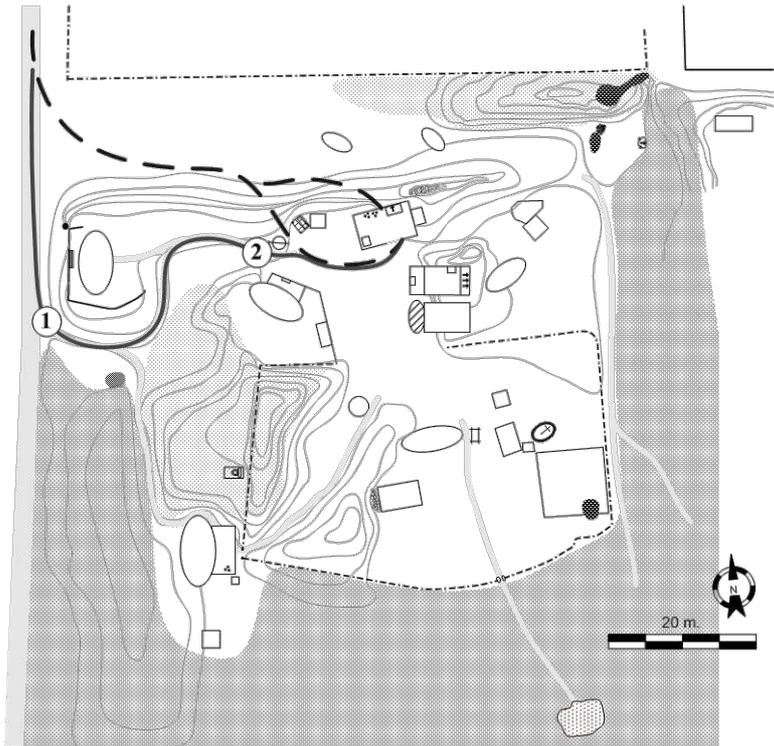


FIG. 4 – Les chemins des familiers et des non-familiers dans le *sòlar* de Don S. (Le Guen, 2006)

- 39 Dans le *sòlar* de Don S. (à Kopchen), le chemin des invités (trait continu dans la figure 4) passe obligatoirement au sud de la maison la plus proche de la rue et cela malgré l'ouverture entre le muret nord et cette maison. Aussi, un second arrêt est nécessaire (noté 2 sur la figure 4) qui, dans la plupart des *sòlar* yucatèques se confond avec le point 1. De cet endroit, la personne est visible mais ne peut pas encore voir les habitants. La structure des maisons en bois de Kopchen permet en effet de voir sans être vu. Lorsqu'on a déterminé la catégorie d'invités à laquelle elle appartient, la personne est soit rejointe à l'extérieur, soit conviée à entrer dans la maison<sup>29</sup>. À partir de ce point, le champ de vision de la personne délimite une zone visuelle qui, sous certaines conditions, pourra être potentiellement dangereuse, notamment si on suppose que la personne invitée est porteuse du mauvais œil (Le Guen, 2005). Il n'est pas rare qu'en arrivant chez quelqu'un, on soit contraint à une attente plus ou moins longue. Cette attente est proportionnelle à la distance que la personne a parcourue avant de venir, mais surtout au lieu d'où elle arrive. Lorsqu'une personne arrive de l'extérieur du village, il n'est pas bon de l'accueillir immédiatement. On doit la laisser patienter quelques instants afin que les mauvais vents qu'elle peut apporter se dissipent. Cette règle est cruciale si un jeune enfant est présent dans la maison. En effet, un simple regard de la part de l'invité peut envoyer une maladie, parfois mortelle.

- 40 Dans tous les villages yucatèques, une fois l'invité reçu, on lui proposera une chaise ou un hamac sur lequel il pourra s'asseoir dans le carré de la maison faisant face à la porte, mais rarement dans les absides plus intimes à l'abri des regards extérieurs. C'est aussi à cet endroit qu'on lui offrira un repas. Cette disposition permet, si la maison est face à la rue comme c'est souvent le cas, d'être vu de l'extérieur ou au moins de l'espace qui fait face à la maison, le fameux « front » (*táan*). Le devant fait en quelque sorte frontière, tandis que l'arrière extérieur de la maison et la cuisine sont d'accès restreint comme on l'a souligné.
- 41 Cette frontière du devant semblait bien exister à l'époque préhispanique, au moins dans l'habitat élitaires où elle était inscrite dans l'architecture résidentielle. On y observe aussi le tracé d'un parcours d'accès, lequel suggère de même l'importance de la vision, tant pour l'hôte que pour le visiteur (Arnauld *et al.*, à paraître). La porte centrale dans la façade de la maison principale fait souvent face au côté ouvert du patio (laissé sans maison ou doté d'un passage entre les maisons). Selon un parcours axial, le visiteur s'en approchait jusqu'à emprunter l'escalier central étroit pour monter sur la plate-forme et atteindre le seuil de la résidence. La pièce centrale était souvent meublée d'une banquette maçonnée en position axiale face à la porte. Même si l'hôte demeure dans la pénombre de l'intérieur pour le visiteur, on constate que, tout au long du cheminement, le visiteur et son hôte assis sur la banquette sont visibles l'un par l'autre, la plate-forme n'étant pas assez haute pour annuler la visibilité. Ce parcours axial structure fortement de nombreux palais royaux (à Piedras Negras, Nakum, Palenque, Tikal...). Mais, à vrai dire, le moindre habitat en partie maçonné avec une porte centrale et un sol intérieur surélevé offrait au visiteur la même vision de son hôte assis sur sa banquette et encadré par la façade de sa maison (Arnauld et Michelet, 2010).
- 42 Cette image particulière de l'habitant, qu'il soit roi ou simple chef de famille, est située dans le cadre d'une scène quasi théâtrale de réception, dont le décor est la façade de la maison, son « front ». Plus il est décoré — sur le soubassement, les côtés de l'escalier, la banquette, la façade et l'avant du toit — plus la vision confère de prestige à l'habitant. Il est raisonnable de considérer que cette vision anoblissait en quelque sorte l'hôte, qui la faisait complaisamment répéter sur sa vaisselle (c'est la figuration la plus fréquente sur les vases cylindriques classiques récents) avec moult détails, incluant l'inscription glyphique d'inauguration (*cf.* ci-dessus l'exemple cité de 9N82 à Copán). On a aussi mentionné la position centrale, dans l'intérieur de la maison, de la sépulture d'un ancêtre fondateur, enterrement axial unique réalisé avant la construction de la maison (ceux des habitants étant faits en cours d'occupation dans les parties latérales ; Pereira, à paraître) : elle sacralise le centre de l'édifice, l'hôte recevant son visiteur exactement au-dessus des restes de l'ancêtre fondateur de la maison<sup>30</sup>. Cette donnée est à rapprocher de l'interprétation épigraphique du glyphe *wi'-te-naah*, la « maison de l'arbre-racine ».
- 43 Il est donc assez logique de considérer que le secteur frontal et central de l'habitation maya classique avait une fonction plus ou moins publique. De fait, l'habitat élitaires classique ne se compose pas seulement de pièces à vivre et d'une cuisine, mais comporte souvent une pièce beaucoup plus grande que les autres (10 à 20 m de long, moins de 3 m de large en raison de la voûte), située dans le corps central et relativement isolée des pièces à vivre. Cette « salle » servait sans doute à des réunions et banquets rassemblant des personnes plus ou moins étrangères aux corésidents. Dans les Basses Terres du Nord où les plans de grandes maisons sont très divers, on observe différentes combinaisons de la scène de réception avec la salle de réunion (voir plus bas fig. 6 : à Río Bec, 5N2, 6N2, 6N1). Ce secteur central et frontal semi-public des palais élitaires correspond assez

exactement à l'avant des habitats postclassiques (950-1540 apr. J.-C.) que décrit l'Espagnol Diego de Landa ([1566] 1994), où une galerie frontale sert à recevoir les étrangers. Restall a particulièrement bien montré comment ce même secteur avant (*tánkàabal*) de la maison du chef se combine avec un patio donnant directement sur la place publique (fig. 5), ce qui n'est pas sans rappeler la situation du patio des palais aztèques, d'où le *tlatoani* avait coutume de prendre la parole devant ses sujets (Evans et Pillsbury, 2004).

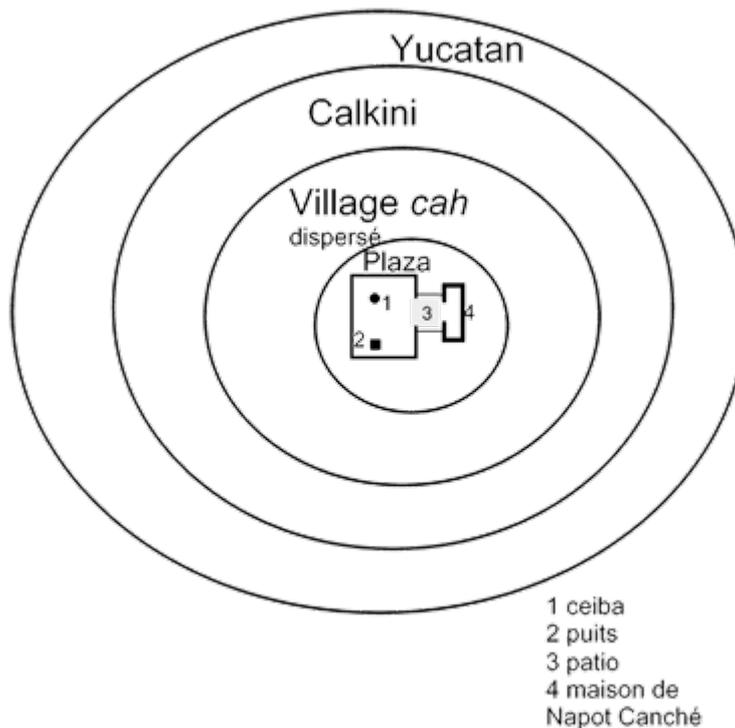


FIG. 5 – Relation spatiale entre la maison du chef et la place centrale du village maya postclassique (*cah*) dispersé, et ses affiliations politiques (modifié de Restall, 2001 : fig. 11.1) ; cela vaut pour le début de la période coloniale

- 44 Il est intéressant, tant pour la période actuelle que pour les époques coloniale et préhispanique, de confronter le modèle de frontière de Desclés, au secteur frontal où l'on discerne des étapes marquées par le cheminement des non-familiers, et comportant :
- I) la zone stable extérieure de la rue, et au delà de la ville ou du village,
  - II) la zone de la frontière externe initiale ayant comme limite la porte du *sòolar* et le point 2 de la figure 4, correspondant à l'entrée du patio préhispanique (fig. 5),
  - III) la zone de frontière interne initiale s'étendant entre le même point 2 et la porte de la maison (fig. 4), correspondant au niveau de l'escalier des résidences préhispaniques,
  - IV) enfin, la zone intérieure, au plus près de la porte, dans les maisons de toutes époques.
- À ces quatre zones, sont corrélés des temps d'attente ou de station, qui définissent et renforcent l'épaisseur temporelle de la frontière.
- 45 Par ailleurs, les cheminements d'accès aux habitations varient aussi en fonction de la nature plus ou moins privée des lieux traversés, et de la proximité des relations sociales (Desclés, ce numéro). Ainsi, apparaît une autre frontière, celle-ci de nature sociologique. Dans la maison tzutujil de San Pedro (Guatemala), une série de lieux intérieurs marquent des degrés croissants d'intimité, et leur accès est parfaitement codifié. Il s'agit de la cour, ou galerie qui entoure la maison, et de l'intérieur. On ne laisse pas franchir l'entrée du terrain à un inconnu, tandis qu'un voisin, personne à qui on peut faire confiance, entrera

dans la cour où il restera debout, à moins qu'on ne lui apporte une chaise de la maison. Selon le degré de confiance, il atteindra la galerie, voire l'intérieur de la maison. Dans cette dernière, toute disposition spatiale est fixe : un visiteur autorisé à y pénétrer s'assoit sur le siège qu'on lui destine sans le déplacer, sous peine d'être expulsé<sup>31</sup>. Fondamentalement, on protège l'intérieur de la maison de deux actes graves : le vol, et le crachat qui transmet maladie, colère et malédiction.

- 46 Au Yucatán, cette dichotomie entre familiers et étrangers est également visible dans le tracé des chemins qui relient l'intérieur et l'extérieur, empruntés par les uns ou les autres. Les affins pénètrent souvent dans les *sòolar* par des portes secondaires, s'approchent des bâtiments par le chemin le plus court et s'annoncent rarement<sup>32</sup>. Dans le cas précis du *sòolar* de Don S., le chemin des familiers est si direct qu'il traverse la zone de rejet des ordures et ne respecte pas les courbes de niveaux (en pointillé sur la fig. 4). Ce chemin aboutit soit à la porte de façade, soit à la porte « de derrière » — qui ne pourra en aucun cas être utilisée pour accueillir des invités —, soit à la cuisine. Ce chemin particulier, souvent non marqué, est habituellement lié à une entrée secondaire dans le *sòolar*. Les familiers qui arrivent par ce chemin, même s'ils s'annoncent oralement, n'attendent ordinairement pas de réponse, entrant même parfois directement dans la maison. La pause, si elle est faite, se situe à l'entrée du bâtiment.
- 47 Le passage diffère également en fonction de l'âge (les enfants pouvant entrer plus facilement dans les espaces privés), du sexe du visiteur autant que de sa relation sociale avec les habitants de la maison. Une femme sera reçue plus rapidement qu'un homme dans la cuisine pour prendre un repas avec la famille, ou juste pour converser. Dans un premier temps, elle restera à l'écart du foyer, mangera là où mangent les hommes de la famille et souvent face à la porte de la cuisine. Il faudra attendre une plus grande intimité pour qu'elle s'approche du foyer. Ainsi, le foyer apparaît, encore une fois, comme le centre de l'espace domestique.
- 48 Cette frontière à la fois spatiale et sociale, mise en évidence par les cheminements des familiers et des étrangers, apparaît plus difficilement dans les contextes archéologiques, encore qu'on puisse analyser en ce sens les circulations en fonction des orientations des édifices et de la distribution des aires extérieures d'activités. De fait, dans les complexes élitaires, les portes situées à l'arrière étant très rares, l'épaisseur temporelle de la frontière (attentes) devait suppléer au manque de chemins alternatifs. Les exemples ethnographiques, quant à eux, mettent directement en évidence une succession de zones qui définissent une « frontière épaisse », depuis le public jusqu'à l'intime, les premières zones de cette frontière (spatio-)sociologique se superposant avec celles de la frontière (spatio-)temporelle envisagée antérieurement. Cette nouvelle frontière comporte :
- I) la zone stable extérieure de la rue, et au delà de la ville ou du village,
  - II) la zone de la frontière externe initiale où sont reçus les étrangers étant l'espace qui sépare la porte du *sòolar* et la maison, divisé en trois lieux qui correspondent aux zones II, III et IV de la frontière (spatio-)temporelle,
  - III) la zone de frontière interne initiale étant l'intérieur de la maison,
  - IV) et enfin, la zone intérieure serait l'intérieur de la cuisine, avec un point plus fort, le foyer.

## Divisions internes et transformations de l'espace

49 Dans l'habitat préhispanique de la période classique, l'architecture résidentielle reflète une diversité de conditions sociales beaucoup plus marquée que celle des quartiers ou villages mayas actuels. Tous les types de maisons, des plus élaborées aux plus simples, apparaissent spatialement mêlés autour de patios plus ou moins définis, et stratigraphiquement superposés, comme à Copán par exemple, en raison d'une croissance locale des groupes sociaux sur une très longue durée. Dans certains cas, ce sont de nombreuses familles nucléaires apparentées qui résidaient ensemble, génération après génération. Les limites assurant un peu d'intimité et de différence à chacune d'elles — et aux épouses, dans les rangs sociaux supérieurs où la polygynie était sans doute courante — ne sont pas faciles à repérer pour l'archéologue dans les complexes élitaires. Car, dans ceux-là, les sols des patios sont stuqués, donc non cultivés, laissant toutes les façades sous le regard des résidents. La fouille révèle qu'en réalité tous les logements entourant un patio n'ouvraient pas de ce côté, certains étant tournés vers l'extérieur ; inversement, il arrive qu'une porte arrière ait été bouchée et remplacée par une autre ouverte vers le patio. Ou bien, de légères déviations d'orientation des façades protègent un accès des regards voisins. Dans les grandes maisons des Basses Terres du Nord qui se composent de dizaines de pièces, les portes d'accès à l'intérieur peuvent être distribuées sur plusieurs façades, autre façon de compartimenter les domaines. Les pièces étant souvent réparties en deux rangées arrière et avant (« en tandem ») constituant des « appartements » à deux pièces, chacun est doté de sa porte d'entrée séparée (fig. 6 : UH 5N2, UH 6N1). On peut imaginer que des dispositifs de rideaux ou de nattes faisaient écran entre les portes voisines.

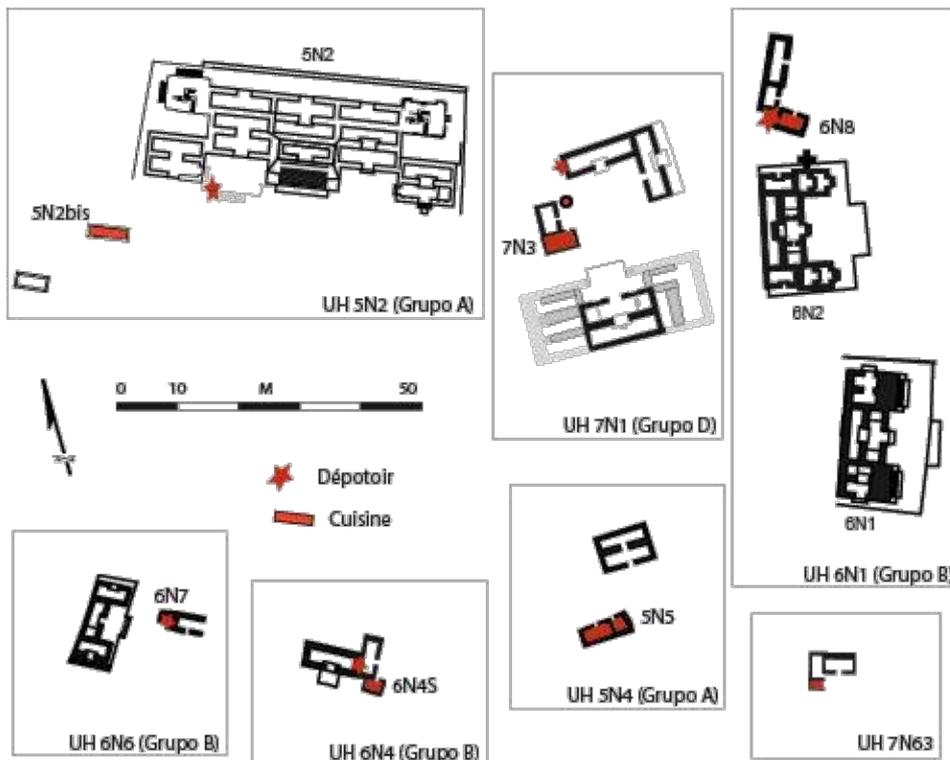


FIG. 6 – Différents types d'unités résidentielles (UH) mayas classiques - site de Río Bec, Campeche, Mexique, 500-950 apr. J.-C (modifié d'après Déodat et Arnauld, sous presse : fig. 1)

- 50 Qu'en est-il des cuisines ? Le foyer partagé, toujours situé dans un bâtiment au toit de matériaux périssables, était un indicateur de liens socio-économiques forts entre habitants, comme maintenant. Compte tenu de la croissance des groupements sociaux, bien des combinaisons cuisine-maisons sont possibles, depuis la simple maison à foyer intérieur, jusqu'aux nombreuses pièces de palais partageant la même cuisine séparée. Dans un petit groupe de maisons, on peut ne trouver qu'une seule cuisine, ou bien s'il y a deux cuisines, d'autres traits confirment que la séparation en deux unités distinctes était en cours (fig. 7).

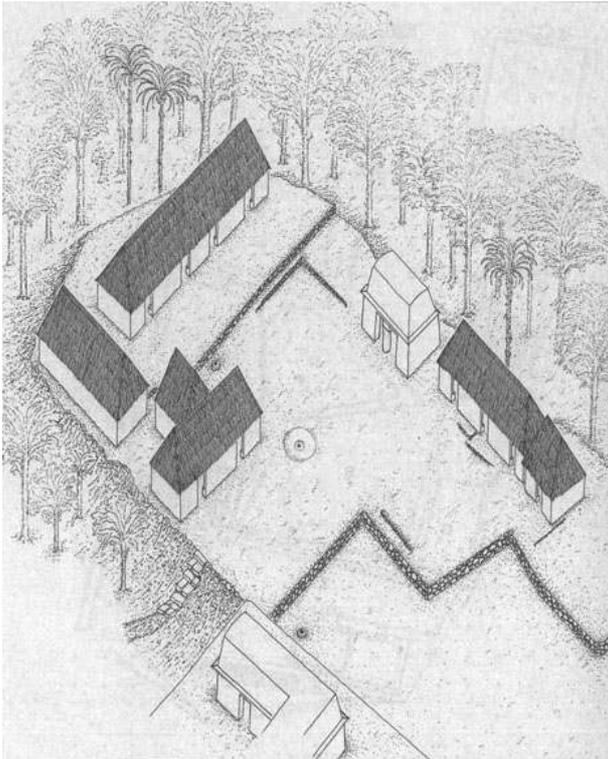


FIG. 7 – Groupe C4 de Xcochkax, deux groupes d'habitation avec chacun une cuisine (les deux plus petits bâtiments à toit de palme)

- 51 Si le foyer unique est associé à des appartements en grandes maisons (fig. 6 : UH 5N1 et 6N2), les petites dimensions de la cuisine ainsi partagée excluent qu'on y ait pris les repas ensemble (ce qui n'est pas une habitude maya) ; des braseros en céramique permettaient de réchauffer les plats transportés de la cuisine vers chaque appartement. Dans ce cas, en plus des bâtiments de cuisine et de stockage, les corésidents partageaient les services d'une domesticité de « parents » subordonnés qui vivaient apparemment dans les petits logements que l'on trouve annexés à la cuisine (Déodat et Arnauld, sous presse ; Arnauld *et al.*, à paraître ; Gillespie, 2000).
- 52 Les conditions sociales différaient grandement au sein d'un même complexe, créant sans doute toutes sortes de règles codifiées dans les comportements quotidiens. Dans la plupart des résidences voisines, mais même pour une seule grande maison, l'archéologue constate des différences dans les décorations des façades, les dimensions des appartements, les formes des banquettes, les hauteurs des sols intérieurs, et il détecte des modifications en cours d'occupation, en particulier des banquettes ajoutées, rabaisées ou surélevées, des accès intérieurs bouchés ou bien ouverts : les appartements étaient ainsi adaptés aux changements sociaux, sans doute créés par les mariages. Même le patio qui

semble *a priori* un espace partagé apparaît parfois (au décapage fin) divisé par des alignements de pierres et de légers dénivelés, suffisants pour délimiter les activités et les modes d'entretien des sols extérieurs. Distinguer, différencier, délimiter semblent avoir été une préoccupation quotidienne et continue dans ces habitats à forte croissance localisée.

- 53 Dans l'habitation yucatèque actuelle, l'espace extérieur est marqué par une succession de secteurs différemment aménagés et entretenus. Le secteur qui entoure les bâtiments, régulièrement balayé, est entouré sur trois de ses côtés par un autre espace peu entretenu où se déroulent de nombreuses activités domestiques, de culture et d'élevage, et finalement par un espace laissé en friche (*k'áax* « végétation, forêt »). À la limite de cet espace se trouvent les fours de terre (*piib*) et l'autel pour les esprits gardiens de la forêt (Le Guen, 2006 ; Pierrebourg, 1995, 1999).
- 54 Cette succession composée de trois ou quatre zones allant du plus socialisé au plus sauvage, et de l'intime vers l'extérieur, pourrait être assimilée à une « frontière épaisse », reflet de celle mise en évidence sur le devant. Cependant, ces espaces se transforment dans le temps, et selon les contextes. Par exemple, l'espace intime situé derrière les bâtiments devient un lieu de visite les jours de fête. L'espace en friche, vers l'extérieur, est un lieu d'aisance, un lieu où l'on cultive les plantes médicinales et où l'on pratique des rituels. C'est un lieu très intime réservé à la famille, les personnes extérieures n'y pénètrent pour ainsi dire jamais. Mais, dangereux durant la nuit, il devient « étranger » à l'espace domestique, lequel se réduit alors aux abords immédiats des bâtiments (Le Guen, 2006). Effectivement, les limites si bien fixées de l'habitation se transforment. Des vents maléfiques peuvent entrer, il faut alors les renforcer. Durant la nuit, les périls redoublent, comme si les limites protectrices devenaient poreuses. Dans la maison tzutujil de San Pedro, tout l'espace familier peut être la proie des « esprits mauvais », surtout des *characoteles*<sup>33</sup> qui dérangent et provoquent le *susto*.
- 55 D'autres partitions, à l'intérieur de l'habitation, créent différents espaces de vie quotidienne. Ils sont définis par le nombre de foyers, par la distribution des activités communes ou propres à chaque famille, par des champs visuels et sonores, par des obstacles dans ces champs, par les objets emblématiques d'une personne, par la parole et le silence. Actuellement, au Yucatán, une habitation peut être occupée par une ou plusieurs familles nucléaires formant, selon les termes de Redfield et Villa Rojas ([1934] 1987 : 91), une « famille étendue » qui correspond à une seule unité sociale et économique. Dans ce cas, en termes d'utilisation de l'espace, les logis (*nah*) sont les seuls lieux qui préservent l'intimité de chaque famille nucléaire, intimité d'autant plus marquée la nuit quand les portes sont fermées. Les autres espaces — incluant cuisine et foyer — sont partagés.
- 56 Une habitation peut être également occupée par une famille multiple composée de plusieurs familles — nucléaires ou étendues — indépendantes économiquement<sup>34</sup>. Dans ce cas, le nombre d'unités indépendantes est marqué par le nombre de foyers principaux (*k'o'oben*)<sup>35</sup> et par l'implantation des bâtiments : il y a autant de foyers et de groupes de bâtiments que de cellules familiales indépendantes. Chaque groupe de bâtiments est relié à un accès dans le *sòolar* qui lui est propre, et est séparé du ou des groupes voisins par des distances supérieures à celles qui séparent ses propres bâtiments. Les familles multiples utilisent des espaces extérieurs distincts, reflets de l'extension des activités domestiques<sup>36</sup>. Seul, l'espace laissé en friche (*k'àax*) est partagé, ce qui signifierait peut-être que cet

espace représente une frontière séparant tous les habitants d'un *sòolar* de ceux du *sòolar* voisin, de façon équivalente aux parcelles cultivées dans l'habitat préhispanique.

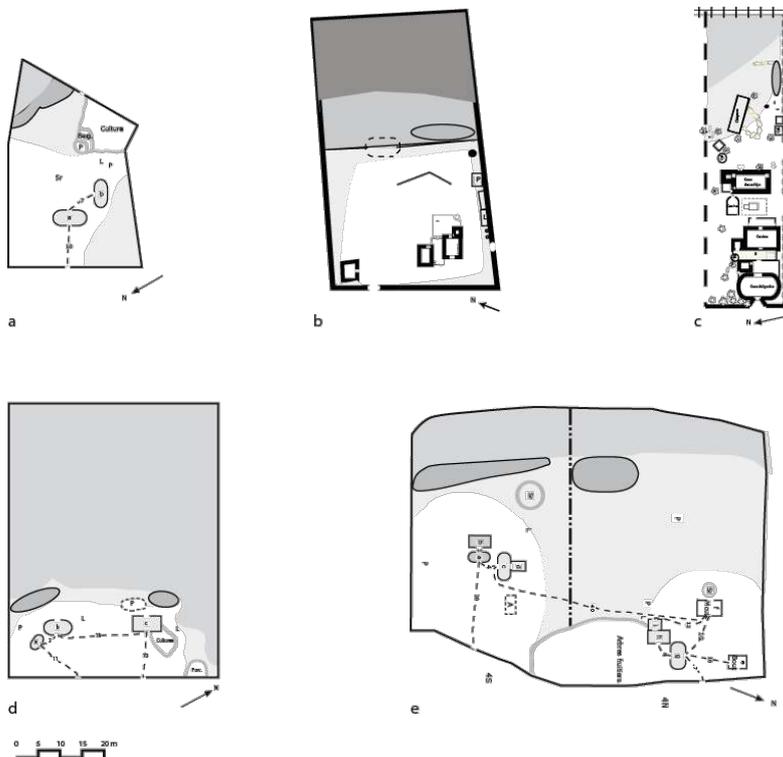


FIG. 8 – Exemples d'unités domestiques occupées par : une famille nucléaire (a) ; une famille étendue (b) ; une famille multiple (c et d, d est le résultat de multiples divisions) et un ancien *sòolar* divisé en deux où vivent dans l'un une famille nucléaire et dans l'autre une famille étendue (e), à Xculoc (Camp.) en 1999 (a, b et c) et en 2008 (b) et à Xul (Yuc.) en 2011 (c)

- 57 Cette partition de l'espace est par ailleurs validée par des règles qui impliquent une gestion spatiale en rapport avec des formes d'interaction particulières. Par exemple, la division de l'espace entre familles multiples est aussi marquée par les cheminements des non-familiers qui, comme le fait remarquer Hanks, ne coupent jamais un espace qui appartient à une autre personne que celle à laquelle ils rendent visite (1990 : 106). Hanks souligne également que « *the relation between daughter-in-law and mother-in-law is prone to stress, while those between daughter-in-law and father-in-law, and wife and husband's brother, are based on avoidance* » (*ibid.* : 100). De même, des limites physiques matérialisent certaines partitions sociales, comme par exemple les murs de la cuisine, car aucun homme adulte ne peut entrer dans la cuisine de sa belle-sœur ou de sa tante sans y avoir été invité auparavant par son frère ou son oncle (*ibid.* : 107). Cet interdit peut être inscrit dans la disposition des bâtiments : à Xculoc, la maison d'un veuf était implantée comme celle d'un groupe domestique indépendant<sup>37</sup> par rapport à celle de la famille de son frère.
- 58 Même à l'intérieur des bâtiments à pièce unique, par le jeu des ouvertures, par la disposition des objets, ou par l'installation d'un rideau (plutôt que par des cloisons à portes), on crée des divisions et on gagne un peu d'intimité. Les deux demi-cercles latéraux de la maison absidale sont à l'abri des regards extérieurs et s'opposent en cela au carré qu'ils bordent. Dans les cuisines, deux secteurs d'activité ont été identifiés en termes fonctionnels, l'un consacré à la préparation des aliments, l'autre l'excluant au contraire (Pierrebourg, 1999) ; mais nous avons vu comment l'un d'eux, essentiellement féminin, est aussi l'espace le plus intime. Dans les maisons, on tire provisoirement une

étouffe de tissu afin de créer un *kwàarto* (une « pièce », de l'espagnol *cuarto*) pouvant servir par exemple pour le bain, comme espace privé lorsqu'il y a des nourrissons ou de jeunes enfants dans la maison. Pour les nouveau-nés, cette frontière visuelle intervient notamment dans la gestion de la maladie et, particulièrement, du « mauvais œil » (Le Guen, 2005).

- 59 Des codes de conduite ont été observés plus précisément dans la maison tzutujil de San Pedro Atitlán. Traditionnellement, la maison tzutujil<sup>38</sup> s'organisait en un seul espace carré environné d'une galerie extérieure. À l'intérieur, on distingue un espace pour dormir, un coin pour faire la cuisine (*xuk'uub'*) où se trouvent les trois pierres du foyer entourées de plusieurs segments de troncs d'arbre sur lesquels on s'assoit pour manger, et un autre coin pour stocker les épis de maïs. Ce sont des lieux communs qui peuvent être occupés, selon les nécessités, par n'importe quel membre de la famille. Dans ce cas, le domaine privé personnel qu'une personne se réserve à l'intérieur de la maison n'est pas tant un espace séparé que certains objets qui lui sont propres et qui occupent une place assignée. Le *ru-teem* (« son tronc » ou « sa bûche ») sur lequel le grand-père s'assied est intouchable, non seulement par respect, mais aussi par peur : on défend aux enfants de s'y asseoir parce qu'ils attraperaient la « couleuvre »<sup>39</sup> du grand-père. À sa mort, la grand-mère en hérite, puis le fils aîné. Autre exemple d'« objet-place privé », le *quul* est une corbeille plate de 60 pouces (environ 1,5 m) de diamètre, dans laquelle sont conservés, comme dans un placard, les tortillas, la pâte, les poissons, le sel, les fruits, le sucre, etc. Elle est suspendue à une poutre de la maison, hors d'atteinte des chats, et seule la maîtresse de maison peut y prendre quelque chose. Le coffre de bois où la femme dépose vêtements et bijoux est également intouchable ; à défaut de coffre, on utilisait une corbeille qu'on couvrait d'un drap de coton, ou simplement d'un vieux sac de jute. Tous circulent dans la galerie, mais seule la maîtresse de maison y dispose les pots de plantes médicinales et de condiments.
- 60 Encore aujourd'hui, l'intimité de chacun est assurée par la jouissance d'un espace personnel très codifiée à l'intérieur de la maison. Paroles et silence sont d'autres marqueurs de frontière : dans certains secteurs, à certains moments, le silence s'impose. Ainsi, quand on occupe l'espace du repas, que ce soit autour du foyer ou d'une table avec des chaises, il faut rester silencieux et, bien que cet interdit soit maintenant moins respecté, personne ne parle en mangeant. Réciproquement, dans certains cas prendre la parole crée une limite : il n'est pas nécessaire de sortir de la pièce lorsque des personnes âgées parlent entre elles, car leurs paroles définissent un espace que personne ne transgresse.

## Limites, frontières, passages et quelques perspectives de recherche

- 61 En ce début de recherche, il se dégage des éléments et des aspects de l'habitation maya qui apparaissent relativement stables dans l'espace et dans le temps. Un premier point frappant est la continuité linguistique sur plus d'un millénaire de plusieurs termes en rapport avec l'espace domestique. Les termes *nah* et *otoch / otot* pour « maison », mais aussi *k'o'ob(-en)* pour « foyer », *táan* pour « devant », ou encore *way* pour « chambre ». Au niveau conceptuel, il est également intéressant de souligner la continuité des représentations, notamment la maison rituellement fermée au moyen de quatre points et centrée au moyen d'un cinquième. Cela dit, les limites et les bornes qui la ferment sont

également les axes qui la relie à l'univers et aux forces qui le composent. En ce sens, le *sòlar* yucatèque, importation espagnole repensée et appropriée par les Mayas, correspond aux règles d'organisation spatiale maya.

- 62 Précisément, les pratiques d'accueil des étrangers ont montré qu'existe bien une « frontière épaisse » qui traduit le passage progressif entre espaces intimes et espaces extérieurs et paraît fortement inscrite dans l'organisation spatiale de la maison ; l'articulation du privé au semi-public, voire au public, est un des traits permanents de l'habitat maya, en somme sa dimension quasi politique. Le lieu de réception de la maison — par opposition à ses secteurs intimes — représente la limite interne de cette frontière, où elle met littéralement en scène l'interaction avec l'étranger.
- 63 La distinction entre l'accueil des affins et la réception des étrangers observée dans l'habitation actuelle met en évidence une autre « frontière épaisse » spatiale et sociale qui se superpose en certains points à la précédente et, en d'autres points, aux espaces qui composent l'habitation. Ceci indique que l'identification de frontières ne peut se faire qu'après avoir précisément reconnu les variables qui transforment les espaces dans le temps, en fonction des contextes d'utilisation ou des discours.
- 64 Notons quelques divisions qui apparaissent autant dans le registre ethnographique que dans le registre archéologique et semblent inscrites dans l'organisation spatiale de la maison. Il s'agit, tout d'abord, de secteurs plus ou moins concentriques — bâtiments, secteur « résidentiel » (ou plate-forme à l'époque préhispanique), et aires de végétation — qui se succèdent dans un espace limité. Une question se pose quant aux friches qui bordent le *sòlar* yucatèque, lesquelles semblent se substituer aux cultures qui entourent les maisons de l'époque préhispanique ; il est à noter que là où le *solar* n'a pas été imposé durant l'époque coloniale, c'est-à-dire dans les Hautes Terres, ces cultures de subsistance existent toujours. C'est d'ailleurs le seul secteur de l'unité d'habitation qui est partagé par des familles indépendantes. Ce partage est matérialisé par la multiplication des lieux centraux : les aires qui entourent et relient les bâtiments entre eux et, surtout, les foyers. Dans la maison, d'autres divisions apparaissent : certaines sont provisoires, d'autres sont marquées par des objets ou encore, comme le montre l'exemple tzutujil, par la parole et le silence.
- 65 À la fin de cette première exploration des frontières de l'habitation maya, l'épaisseur des frontières apparaît clairement quand il y a un cheminement, soit à travers des points d'arrêt successifs, soit à travers la nature plus ou moins intime des lieux ; soit encore lorsque la parole chamanique, l'illumination de la fête des morts ou le temps de l'attente lors d'une visite la modèle. Mais nous devons encore questionner ce concept heuristique au regard de cette limite rituelle qui, très fine si elle est vue en deux dimensions, relie la maison à l'univers, et aussi au regard de l'extrême variabilité des espaces. Variabilité qui se manifeste tout d'abord dans le long terme, tant à l'époque préhispanique que de nos jours, par une adaptation continue de l'habitat par des groupes dont l'ambition est de croître sur place, sans se scinder. Variabilité qui apparaît dans des cycles de vie, des cycles annuels ou quotidiens comme en fonction des contextes et des discours. C'est peut-être cette extrême variabilité, cette souplesse qui permet la continuité de l'espace maya que nous avons pu mettre en valeur.

---

## BIBLIOGRAPHIE

### **ARNAULD, Marie-Charlotte et MICHELET, Dominique**

2010 Casas monumentales de Río Bec, raíz del particularismo regional : variantes y variaciones, in A. Monod Becquelin, A. Breton and M. H. Ruz (éd.), *Figuras mayas de la diversidad* (Mérida, Universidad autónoma de México) : 409-431.

### **ARNAULD, Marie-Charlotte, MICHELET, Dominique et NONDÉDÉO, Philippe**

à paraître Living together in Río Bec houses : Co-residence, rank and alliance, *Ancient Mesoamerica*.

### **ARZÁPALO MARÍN, Ramón**

1995 *Calepino de Motul. Diccionario Maya-Español* (Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México).

### **CULBERT, Patrick T.**

1993 *The ceramics of Tikal : Vessels from the burials, caches and problematic deposits* (Philadelphie, The University Museum, University of Pennsylvania) [University Museum monograph, 81 ; Tikal report, 25, part. A].

### **DÉODAT, Laure et ARNAULD, Marie-Charlotte**

sous presse Cocinas, comidas y convites en Río Bec, Campeche, México, in P. Nondédéo et A. Breton (éd.), *Maya daily lives. Proceedings of the 13<sup>th</sup> European Maya conference, Paris, December 1-8, 2008* (Markt Schwaben, Verlag Anton Saurwein) : 53-64 [Acta MesoAmericana].

### **DICTIONNAIRE DE SAN FRANCISCO**

1976 *Diccionario de San Francisco* (Graz, Akademische Druck und Verlagsanstalt).

### **DICTIONNAIRE DE VIENNE**

1972 *Bocabulario de Mayathan* (Graz, Akademische Druck und Verlagsanstalt).

### **DRENNAN, Robert D.**

1988 Household location and compact versus dispersed settlement, in prehispanic Mesoamerica, in R. R. Wilk et W. Ashmore (éd.), *Household and community in the Mesoamerican past* (Albuquerque, University of New Mexico Press) : 273-293.

### **EVANS, Susan T. et PILLSBURY, Joanne**

2004 *Palaces of the Ancient New World* (Washington, Dumbarton Oaks).

### **GILLESPIE, Susan D.**

2000 Rethinking Ancient Maya social organization : Replacing "lineage" with "house", *American Anthropologist*, 102 (3) : 467-484.

### **GRAHAM, Ian**

1977 *Corpus of Maya hieroglyphic inscriptions*, vol. 3, part. 1 : *Yaxchilan* (Cambridge, Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, Harvard University).

### **GRAHAM, Ian et VON EUW, Eric**

1992 *Corpus of Maya hieroglyphic inscriptions*, vol. 4, part. 3 : *Uxmal, Xcalumkin* (Cambridge, Peabody Museum of Archaeology and Ethnology, Harvard University).

**HANKS, William F.**

1984 Sanctification, structure and experience in a Yucatec Maya ritual event, *Journal of American Folklore*, 97 (384) : 131-166.

1990 *Referential practice : Language and lived space among the May* (Chicago et Londres, University of Chicago Press).

**JONES, Christopher et SATTERTHWAITE, Linton**

1982 *The monuments and inscriptions of Tikal : The carved monuments* (Philadelphie, The University Museum, University of Pennsylvania) [University Museum monograph, 44 ; Tikal reports, 33, part. A].

**LANDA, Fray Diego de**

[1566] 1994 *Relación de las Cosas de Yucatán* (Mexico, Dirección general de Publicaciones del Consejo Nacional para la Cultura y las Artes).

**LE GUEN, Olivier**

2005 Géographie de lo sacrado entre los Mayas Yucatecos de Quintana Roo – configuration del espacio y su aprendizaje entre los niños, *Ketzalcalli*, 1 : 54-68.

2006 *L'organisation et l'apprentissage de l'espace chez les Mayas Yucatèques du Quintana Roo, Mexique*, thèse de doctorat, université Paris X-Nanterre.

**LEMONNIER, Eva**

2009 *La structure de l'habitat du site maya classique de la Joyanca (Petén Nord-Ouest, Guatemala) dans son environnement local* (Oxford, Archaeopress) [BAR International series, 2016 ; Paris monographs in American archaeology, 23].

**LEMONNIER, Eva et VANNIÈRE, Boris**

à paraître Agrarian features, farmsteads and homesteads in the Río Bec nuclear zone, *Ancient Mesoamerica*.

**LUPO, Alessandro**

1995 *La tierra nos escucha : la cosmología de los nahuas a través de las súplicas rituales* (Mexico, Consejo Nacional para la Cultura y las Artes/Instituto Nacional Indigenista).

**MACRI, Martha J. et LOOPER, Matthew G.**

2003 *The new catalog of Maya hieroglyphs*, vol. 1 : *The Classic period inscriptions* (Norman, University of Oklahoma Press).

**MAUDSLAY, Alfred P.**

1889-1902 Archaeology, in F. Ducane Godman et O. Salvin (éd.), *Biologia Centrali-Americana ; or, contributions to the knowledge of the fauna and flora of Mexico and Central America*, vol. 1-6 (Londres, R. H. Porter and Dulau).

**MICHELET, Dominique, NONDÉDÉO, Philippe, PATROIS, Julie, GILLOT, Céline et GONZÁLEZ, Emyly**

à paraître Terminal Classic building A : A Río Bec paradigmatic palace ?, *Ancient Mesoamerica*.

**MONOD BECQUELIN, Aurore et BRETON, Alain**

1989 « Mais j'ai transmis l'espérance... » : étude d'une prière de guérison tzeltal (Maya du Chiapas, Mexique), *Chantiers Amerindia* (Paris, Association d'ethnolinguistique amérindienne), suppl. 1 au n° 13 d'*Amerindia*.

**MONTGOMERY, John**

2002 *Dictionary of Maya hieroglyphs* (New York, Hippocrene Books).

**PATROIS, Julie**

à paraître Public and private art at Río Bec : Outside and inside the residences, *Ancient Mesoamerica*.

**PEREIRA, Grégory**

à paraître Dead and alive within the household at Río Bec, *Ancient Mesoamerica*.

**PIERREBOURG, Fabienne DE**

1995 *L'espace domestique maya : une étude ethnoarchéologique au Yucatán (Mexique)*, thèse de doctorat, université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

1999 *L'espace domestique maya : une étude ethnoarchéologique au Yucatán* (Oxford, Basington Press) [BAR International Series, 764 ; Paris Monographs in American Archaeology, 3].

2003 La vivienda maya, entorno natural y mundo natural, in A. Breton, A. Monod Becquelin et M. H. Ruz (éd.), *Espacios mayas : usos, representaciones, creencia* (Mexico, Centro de Estudios Mayas, Universidad Nacional Autónoma de México) : 235-260.

**QUINTAL, Ella F., BASTARRACHEA, Juan Ramón, BRICENIO, Fidencio, MEDINA, Marta, PETRICH, Renée, REJÓN, Lourdes, REPETTO, Beatriz et ROSALES, Margarita**

2003 Solares, rumbos y pueblos : organización social de los Mayas peninsulares, in S. Millan et J. Valle (éd.), *La Comunidad sin Límites*, vol. 1 (Mexico, Instituto Nacional de Antropología e Historia) : 291-399.

**REDFIELD, Robert et VILLA ROJAS, Alfonso**

[1934] 1987 *Chan Kom, Maya village* (Washington, Carnegie Institution of Washington) [Publication 448].

**RESTALL, Matthew**

1997 *The Maya world : Yucatec culture and society, 1550-1850* (Stanford, Stanford University Press).

2001 The people of the patio : Ethnohistorical evidence of Yucatec Maya royal courts, in T. Inomata et S. D. Houston (éd.), *Royal courts of the Ancient Maya*, vol. 2 : *Data and case studies* (Boulder et Oxford, Westview Press) : 335-390.

**SCHELE, Linda**

1989 A brief commentary on the top of Altar Q, *Copán mosaics project - Copán note 66* (Austin, Department of Art and Art History, University of Texas at Austin).

**SCHELE, Linda et FREIDEL, David**

1990 *A forest of kings : The untold story of the Ancient Maya* (New York, William Morrow and Company).

**SCHELE, Linda et LOOPER, Matthew**

1996 *Notebook for the XXth Maya hieroglyphic workshop* (Austin, Department of Art and Art History, University of Texas at Austin).

**SCHELE, Linda et MATHEWS, Peter**

1993 *Notebook for the XVIIth Maya hieroglyphic workshop* (Austin, Department of Art and Art History, University of Texas at Austin).

**VAPNARSKY, Valentina et LE GUEN, Olivier**

2011 The guardians of space and history : Understanding ecological and historical relationships of the contemporary Yucatec Mayas to their landscape, in C. Isendahl et B. Liljefors Persson (éd.), *Ecology, power, and religion in Maya landscapes* (Markt Schwaben, Verlag Anton Saurwein) : 191-208 [Acta Mesoamericana, 23].

**VILLA ROJAS, Alfonso**

[1945] 1987 *Los elegidos de Dios. Etnografía de los Mayas de Quintana Roo* (Mexico, Instituto Nacional Indigenista).

**VOGT, Evon Z.**

1966 *Los zinacantecos* (Mexico, Instituto Nacional Indigenista).

1976 *Tortillas for the gods : A symbolic analysis of Zinacantan rituals* (Cambridge, Harvard University Press).

**WILK, Richard R.**

1988 Maya household organization : Evidence and analogies, in R. R. Wilk et W. Ashmore (éd.), *Household and community in the Mesoamerican past* (Albuquerque, University of New Mexico Press) : 135-151.

## NOTES

1. Les données archéologiques présentées par Marie-Charlotte Arnould proviennent des programmes de fouilles développées à Río Bec, La Joyanca, Balamku, Xculoc et Toniná, menés par l'UMR 8096 Archéologie des Amériques. Les données ethnographiques sont issues des travaux menés par Helios Figuerola essentiellement à Cancuc (Chiapas) et à Xul (Yucatán), Perla Petrich à San Pedro Atitlán (Dpt. de Sololá, Guatemala), Olivier Le Guen à Kopchen (Quintana Roo), et Fabienne de Pierrebourg à Xculoc, Xbilincoc (Campeche), Chibilub et Xul (Yucatán). Les données épigraphiques proviennent des recherches menées par Jean-Michel Hoppan. Certains de ces terrains ont été réalisés grâce à l'aide de l'UMR 8096 Archéologie des Amériques, de l'EREA-LESC (UMR 7186) et du CONACYT au Mexique que nous remercions.
2. Ce texte issu d'une recherche menée dans le cadre d'un projet sur l'habitat maya s'inscrit dans les problématiques du Groupe d'enseignement et de recherche maya (GERM-LESC) et s'insère également dans un programme du CONACYT mené par le Centro Peninsular en Humanidades y Ciencias Sociales (CEPHCIS-UNAM), dirigé par Mario Ruz, *Domesticar la biodiversidad y apropiación de los recursos naturales en la costa central y sur de Yucatán* (108904 n° RENIECyT : 2248-28).
3. Nous n'avons pas encore traité de l'époque coloniale, qui exigerait une étude ethnohistorique de grande ampleur.
4. Les glyphes témoignent également de l'existence, dès l'époque classique, d'autres termes en rapport direct avec l'habitat. Sont, par exemple, attestés le radical *k'o'ob* « foyer » ainsi que l'allusion aux « trois pierres » *oxte-tuun* en « maya classique » (ou *cholano oriental*). Ces termes y apparaissent cependant dans un contexte qui ne nous éclaire que peu sur l'espace domestique. Il s'agit en effet de références à caractère essentiellement mythologique, relatives au démarrage de l'ère maya actuelle, au sein des trois pierres du « foyer primordial ». En ce qui concerne le « mobilier » des habitations, on mentionnera aussi l'attestation du terme *teem* « banquette »...
5. Tous les glyphes de l'article ont été redessinés par Jean-Michel Hoppan.
6. La même utilisation de *nah* et *otoch* a été notée par RUZ et RIVERO VALLADO (sous presse) à l'époque coloniale.
7. D'après un dessin de Sven Gronemeyer, 2003 dans un document diffusé à la XI<sup>e</sup> Conférence WAYEB (Mälmo, 2006).
8. Le jaguar est la forme animale qu'adoptaient le plus fréquemment les way des dirigeants.
9. D'après un dessin de A. Dowd in SCHELE et FREIDEL, 1990.
10. Par exemple, pour inviter quelqu'un chez soi, on emploiera typiquement la formule *ko'ox ich nah* (« allons chez moi », lit. « allons dans la maison »). De même, un énonciateur, qui hors de son

*sòolar* emploie la formule *ti' yàan ich nah-o'* (lit. « il est dans la maison » = « il est chez moi »), désigne une personne ou quelque chose qui se trouve chez elle.

11. L'espace villageois yucatèque peut être conçu, avec l'exception de la place principale et du cimetière, comme une succession d'espaces domestiques nommés en maya *sòolar*. Dans un *sòolar* sont construits le bâtiment principal, la maison (*nah*) et souvent une cuisine (*k'o'oben*) entourés d'un vaste espace ouvert où se trouvent des cultures variées, des lieux d'élevage et de nombreuses aires d'activité domestique. Le passage du mot espagnol *solar* à l'emprunt en maya yucatèque, *sòolar*, reste à explorer.

12. La porte en dur (souvent en bois) fait son apparition après l'arrivée des Espagnols et devient un meuble de grande valeur, que l'on retrouve notamment dans les actes de succession (RESTALL, 1997 : 115).

13. Ainsi que nous l'avons indiqué en note 4, les glyphes témoignent également de l'existence de ces termes, dès l'époque classique.

14. L'étude de l'habitation coloniale est en cours.

15. Ceci est particulièrement vrai dans les villages yucatèques d'origine coloniale.

16. Cette plante épineuse, très haute, ne se dessèche jamais. N'étant pas utilisée pour faire du feu, personne ne la coupe ; si quelqu'un le faisait, elle repousserait grâce à la résistance de ses racines.

17. Littéralement « le faiseur », de la racine *mèen* « faire ».

18. Cf. aussi HANKS, 1984 et VAPNARSKY et LE GUEN, 2011.

19. Prieur (de la racine *ch'ab* : prier).

20. C'est également le cas pour les Nahuatl de Puebla (LUPO, 1995 : 148).

21. VOGT, 1966 : 289-291 ; 1976 : 57-83 et 97-105.

22. Cf. VOGT, 1976 : 57-83, 86-89 et 99-101.

23. Si l'espace est pensé comme quadrangulaire, peu importe qu'il le soit géométriquement.

24. Les *iik*, entités qui se déplacent sous forme de vents, parcourent tout l'espace maya, certains sont, comme ceux-ci, bénéfiques mais beaucoup sont maléfiques ; c'est pour cela qu'il est si important de protéger les espaces.

25. D'après un dessin de A. Lacadena, dans un document diffusé au *Tercer Taller de Epigrafía Maya, Serie de las Mesas Redondas de Palenque* (Villahermosa, 2001).

26. Il est à ce sujet fort intéressant de remarquer que le logogramme de valeur PAS adoptait principalement deux formes : l'une figurant le soleil soulevant le ciel au-dessus de la terre, l'autre une main le soulevant au-dessus d'une maison.

27. Cette paire apparaît souvent dans le cadre de rituels funéraires, pour l'ouverture et la fermeture de sépultures.

28. En maya, évolution du « bonjour » espagnol *buenos días* (HANKS, 1990 : 324).

29. Ces points et l'entrée de la maison peuvent se superposer si la porte de la maison donne sur la rue (voir fig. 6c).

30. Dans les sites de l'est du Petén et au Belize (à Caracol), les sépultures sont groupées dans un édifice situé en général sur le côté est du patio, interprété comme un sanctuaire dédié au culte funéraire familial, mais il pourrait avoir servi tout autant de « scène de réception » pour le chef de famille.

31. Des transformations récentes ont affecté ces règles et ces codes telle l'introduction de chaises pouvant être déplacées.

32. Généralement une ouverture dans le muret qui sépare deux *sòolar* habités par des personnes d'une même famille facilite la circulation de l'un à l'autre.

33. Personnes qui se transforment en animaux pendant la nuit.

34. Ce modèle, qui évolue sans cesse et devrait être nuancé, a été reconnu au Quintana Roo, au Yucatán et au Campeche (VILLA ROJAS, [1945] 1987 ; HANKS, 1990 ; PIERREBOURG, 1995, 1999 ; QUINTAL *et al.*, 2003 ; LE GUEN, 2006).

35. Foyer utilisé au quotidien.
36. Il a été observé à Xculoc, Xbilincoc et Chibilub que les cheminements séparant les bâtiments de deux groupes domestiques sont significatifs (PIERREBOURG, 1995, 1999).
37. Les repas lui étaient apportés par une de ses sœurs vivant dans un autre *sòolar* (PIERREBOURG, 2003).
38. Il existe encore 5 ou 6 maisons organisées ainsi.
39. Couleuvre : douleur qui se déplace, en d'autres termes, rhumatisme.
- 

## RÉSUMÉS

En ce début de recherche qui met en œuvre informations archéologiques, épigraphiques et ethnologiques, nous proposons certains arguments montrant une continuité linguistique et conceptuelle de l'habitation maya en tant qu'espace délimité. Les frontières visibles et invisibles qui ferment ou fractionnent son espace temporairement ou durablement semblent assez similaires dans les diverses régions et époques envisagées. À travers l'accueil des personnes étrangères à l'intérieur du groupe domestique, nous voyons en outre apparaître des séries de frontières séparant des lieux internes, tout autant qu'elles sont des lieux de passage.

In this preliminary research, which makes use of archaeological, epigraphic and ethnological information, we present certain arguments showing a linguistic and conceptual continuity in the Mayan dwelling as a delimited space. The visible and invisible boundaries that temporarily or permanently enclose or divide up its space seem quite similar in the various regions and periods considered. Through their way of welcoming outsiders into the domestic group, a series of boundaries appear, which also serve as passage ways.

## INDEX

**Mots-clés** : archéologie, épigraphie, ethnologie, frontières, habitation, Maya

**Keywords** : archaeology, boundaries, dwelling, epigraphy, ethnology

## AUTEURS

### FABIENNE DE PIERREBOURG

Responsable des collections Amérique, musée du quai Branly  
fabienne[point]de-pierrebourg[at]quaibrantly[point]fr

### MARIE-CHARLOTTE ARNAULD

Directrice de recherche CNRS, ArchAm-UMR 8096, Université de Paris 1/CNRS  
charlotte[point]arnauld[at]mae[point]u-paris10[point]fr

**HELIOS FIGUEROLA**

Chercheur associé EREA, LESC-UMR 7186, université Paris Ouest Nanterre La Défense/CNRS  
hfpujol[at]yahoo[point]fr

**JEAN-MICHEL HOPPAN**

Ingénieur CNRS, SEDYL-UMR 8202, INALCO/IRD/CNRS  
hoppan[at]vjf[point]cnrs[point]fr

**OLIVIER LE GUEN**

Enseignant-chercheur, CIESAS (Mexico)  
ompleguen[at]gmail[point]com

**PERLA PETRICH**

Professeur, université Paris 8, Département d'études hispaniques et hispano-américaines  
Perla[point]Petrich[at]univ-paris8[point]fr